



LES CRISES AFGHANES ET L'ASIE CENTRALE : 1734 - 2001

Peuples et Empires à l'épreuve du Grand Jeu

**Mémoire de géopolitique du chef de bataillon Arnaud Cervera
dans le cadre du séminaire de géopolitique sur l'Asie centrale**

12 mars 2007

Directeur de mémoire : M. Arnaud Kalika

FICHE DOCUMENTAIRE

1. Les crises afghanes et l'Asie centrale, 1734 – 2001. Peuples et empires à l'épreuve du Grand Jeu.
2. 2001_memoire_geop_crises afghanes et Asie centrale_Cervera
3. Chef de bataillon, armée de Terre, CERVERA Arnaud , France
4. 12 mars 2007
5. Division B – groupe B5
6. Mémoire de géopolitique
7. Dès le milieu du XVIIIème siècle la Russie et la grande Bretagne se trouvent opposés dans une lutte d'influence pour le contrôle des masses continentales asiatiques. Il en résultera trois guerres afghanes de types colonial qui auront des répercussions importantes sur l'Asie centrale nouvellement russe. Dès lors, la région va concentrer les luttes d'influences entre les grands empires maritimes et terrestres. Si, autrefois, ces derniers déterminaient à eux seuls la géopolitique en Asie centrale, force est de constater qu'avec l'effondrement du monde soviétique les peuples et les religions sont devenus des acteurs incontournables. La tragédie du corps expéditionnaire soviétique en Afghanistan, les guerres civiles, la spectaculaire ascension des étudiants en religion et l'activisme des groupes islamistes témoignent de cette nouvelle donne au cœur d'une région si longtemps ignorée par les Occidentaux.
8. Ethnies , Afghanistan, Asie centrale, Russie, Grande-Bretagne, Basmatchis, Empires, Nations.

LES CRISES AFGHANES ET L'ASIE CENTRALE : 1734 - 2001

Peuples et Empires à l'épreuve du Grand Jeu

SOMMAIRE

LE GRAND JEU DES EMPIRES RUSSE ET BRITANNIQUE

La poussée des empires

Des succès afghans au coup de tonnerre japonais

L'empire et l'Islam

DES BASMATCHIS AUX REBELLES AFGHANS : LES CONTRADICTIONS DU SYSTEME SOVIETIQUE EN ASIE CENTRALE

Le contexte de l'intervention du corps expéditionnaire soviétique en Extrême Orient

L'intervention russe en Afghanistan

Le bilan de l'expédition afghane

L'AFGHANISTAN DES TALIBANS

La faillite des tanzims

Nouveaux acteurs, nouvelles ambitions

Les Talibans et l'Asie centrale

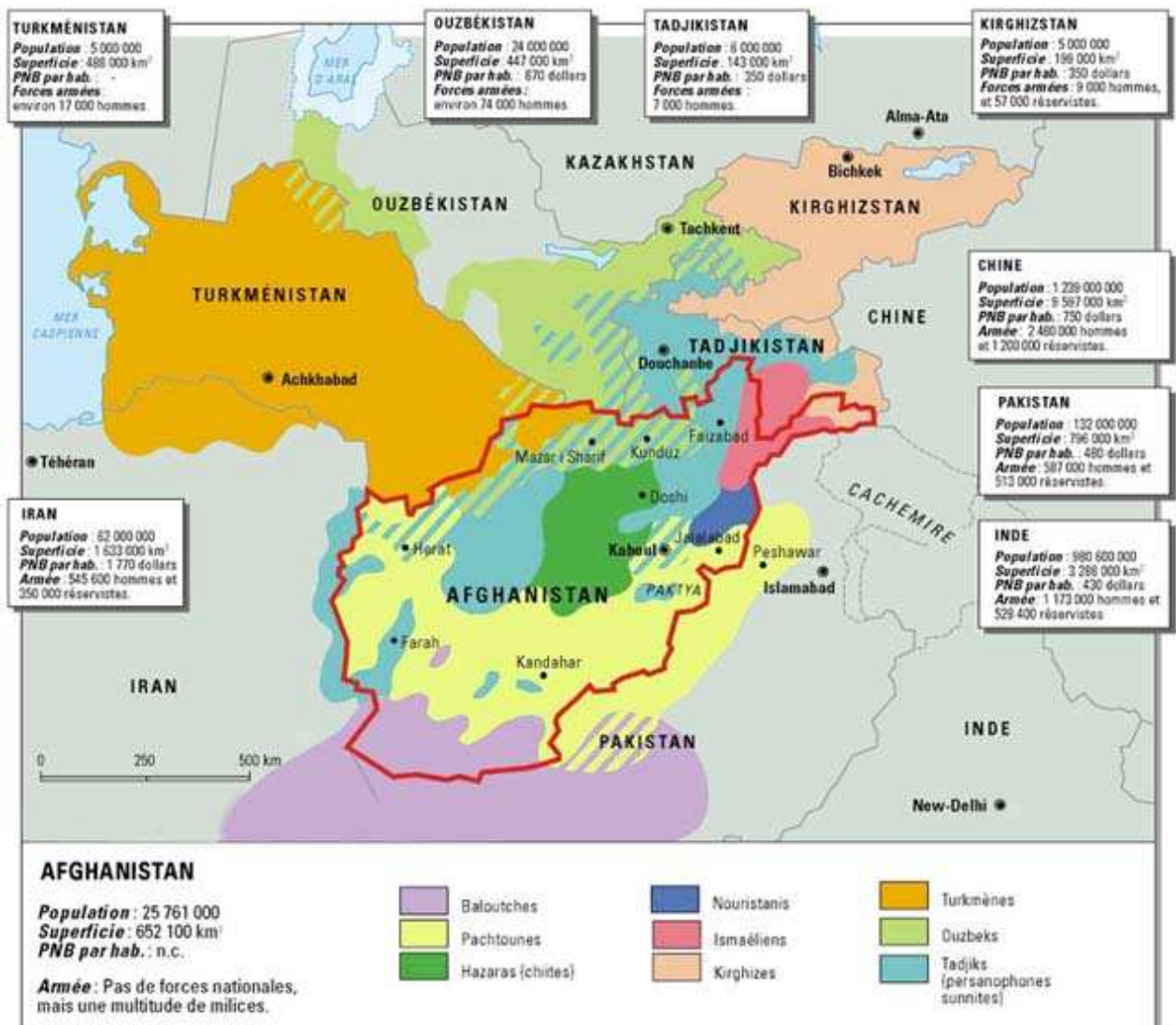
INTRODUCTION :

L'expansionnisme russe et le développement de l'empire en Asie Centrale commencèrent en 1734. L'Afghanistan devint un centre d'intérêt majeur à partir des années 1830. Le « Grand Jeu »¹ désigna alors la lutte d'influence entre les empires russe et britannique le long d'un espace sans frontières clairement définies au nord des Indes Britanniques. Il s'étend aujourd'hui des anciennes républiques soviétiques d'Asie au Pakistan. Dans ce contexte, l'Afghanistan représentait un enjeu majeur des affrontements diplomatiques et militaires entre Saint-Pétersbourg et Londres. La Russie justifia son action par sa volonté d'abolir l'esclavage et de renforcer la sécurité sur les marges sud de son empire. Les Britanniques, quant à eux, conscients de la progression russe vers le sud avec l'assimilation du Caucase et de la Géorgie, de la soumission des peuples kirghizes et turkmènes, de la mise sous tutelle des états de Khiva et Boukhara, estimèrent que l'empire des Indes était menacé. Cette expansion affaiblissait la puissance britannique et posait pour la première fois la question de l'accession de la Russie aux mers chaudes.

L'Afghanistan devint véritablement le théâtre du « Grand Jeu » lorsque les forces britanniques envahirent le pays de 1839 à 1842 (Première guerre anglo-afghane). Après des combats particulièrement difficiles, elles durent quitter le pays. Lorsqu'en 1869 les Russes atteignirent l'Amou Daria, les deux empires n'étaient plus séparés que par l'Afghanistan. Aussi, quand en 1878 une mission diplomatique envoyée par le Tsar s'établit à Kaboul, une nouvelle invasion du pays fut lancée (Deuxième guerre anglo-afghane). Une fois encore l'armée britannique fut contrainte de se retirer. Lors du Traité de 1907, les Russes acceptèrent l'idée d'un Afghanistan hors de la sphère d'influence des empires et le principe de concertations à trois (Russie, Grande-Bretagne, Afghanistan) sur tous les problèmes concernant ce pays. Bien que l'émir afghan ait refusé le Traité, les Russes et les Britanniques s'attachèrent à l'honorer. En 1919 cependant, lorsque les troupes afghanes traversèrent la frontière nord des Indes Britanniques et tentèrent de soulever les populations du Waziristan, les Anglais répondirent par une nouvelle invasion (Troisième guerre anglo-afghane). La résolution politique de cette crise fut la reconnaissance par la Grande-Bretagne de l'indépendance afghane et l'établissement de la ligne Durand. Cette ultime invasion anglaise ne mit pas un terme au « Grand Jeu » qui se poursuivit en Asie Centrale, en particulier avec le soutien par Londres de la révolte des Blancs à partir de 1917 et, surtout, avec l'appui qui sera fourni aux Basmatchis dans leur révolte face aux Soviétiques.

¹ Le terme « Grand Jeu » fut popularisé par Rudyard Kipling dans un article intitulé *Kim*, en 1901. Il désignait la lutte d'influence dans cette région du monde entre les empires britanniques et russe : « When everyone is dead the Great Game is finished. Not before ». L'expression fut cependant inventée par l'historien anglais John Williams Kaye dans son *Histoire de la guerre d'Afghanistan* publiée à Londres en 1857.

La politique étrangère de l'Afghanistan de 1919 à nos jours balance constamment entre la demande d'assistance à ses voisins immédiats, en particulier l'URSS puis la Russie et sa volonté de développer une coopération vers l'Occident qui l'émanciperait des risques de mise sous tutelle par son puissant voisin du nord. Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Allemagne deviendront ainsi ses interlocuteurs les plus fréquents. Cependant, la proximité ethnique des Républiques d'Asie centrale et les demandes répétées d'assistance auprès des Soviétiques vont pousser à un rapprochement entre les deux pays. Celui-ci se traduira rapidement par une forte présence de « conseillers » soviétiques dans toutes les grandes villes du pays. Ils seront très souvent originaires des Républiques d'Asie centrale. En effet, ayant bien perçu la réticence afghane à toute présence étrangère sur son territoire, le Politburo a, dès le début de son action dans le pays, tablé sur la proximité des peuples pour imposer l'idéal socialiste. Cet idéal, pourtant, ne résistera pas à l'atavisme ethnique et religieux.



Peuples, frontières et acteurs du Grand Jeu. (Source : Le Monde diplomatique, <http://www.monde-diplomatique.fr/cartes>)

I/ LE « GRAND JEU » DES EMPIRES RUSSE ET BRITANNIQUE :

C'est à la suite du Congrès de Vienne en 1815 que la Russie, principal vainqueur continental des guerres napoléoniennes, fut obligée de redéfinir sa politique d'expansion vers l'Est et le Sud. La discorde sur le partage de la Pologne et la méfiance viscérale qui en résultait de la part de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche obligea Alexandre I^{er} à renoncer à l'expansion occidentale initiée par Catherine II et Pierre le Grand. La plus puissante armée européenne de l'époque – près d'un million d'hommes- allait donc trouver de nouveaux champs de conquêtes vers le sud et l'est. La méfiance à l'égard des Russes qui succédait à celle tenue à l'égard des Français allait bientôt jouer jusque sur les marges des empires européens. D'autant qu'alors le règne autocratique de son souverain pousse le peuple russe « à une ambition désordonnée, immense, une de ces ambitions qui ne peuvent germer que dans l'âme des opprimés [...] Cette nation essentiellement conquérante, avide à force de privations, expie [...] l'espoir d'exercer la tyrannie chez les autres [...] et, pour se laver du sacrifice impie de toute liberté publique et personnelle, l'esclave, à genoux, rêve la domination du monde »².

Dans une Europe en pleine construction d'empires et d'états nations, la Russie du XIX^{ème} siècle a besoin d'expansion pour asseoir sa puissance face à ses partenaires de l'ancien régime.

11/ La poussée des empires :

111 - Les besoins de conquêtes territoriales : du mythe à la réalité :

Dès le début du XIX^{ème} siècle la Russie amorce son expansion résolue vers le sud. Suite à ses succès contre les Perses elle absorbe progressivement la Transcaucasie, et pousse ses troupes au cœur de l'Asie centrale. Ces régions turbulentes et sans lois apparaissaient comme une menace pour la sécurité de ses frontières sud. Il ne faut pas perdre de vue que cette expansion se place dans le cadre de la construction des autres grands empires européens, en particulier ceux des principales puissances maritimes que sont la Grande-Bretagne et la France. Il est également intéressant de souligner l'appréciation de chacun des empires dans ce grand jeu. Si, comme le soulignent Djalili et Kellner³ le « Grand Jeu » est une réalité de fait pour les Russes, il demeure un véritable mythe pour les Occidentaux. Fort peu nombreux sont en effet les Européens qui ont pénétré l'Afghanistan et l'Asie centrale à cette époque. Les connaissances sur cette région et ses peuples sont le fruit des quelques expéditions militaires et scientifiques qui s'y sont rendues. Cette perception sera encore renforcée par les échecs successifs des Britanniques face à des peuples qu'ils ne parviendront jamais à comprendre réellement.

² Marquis de Custine, *Lettres de Russie : la Russie en 1839*, Paris, Gallimard, 1975.

³ Mahammad-Reza Djalili et Thierry Kellner, *Géopolitique de la nouvelle Asie centrale*, 4^{ème} édition, Genève, PUF, 2006.

C'est pourtant dans ce contexte que Russes et Britanniques repoussent les limites de leurs propres empires. Dans la région, les querelles successorales laissent place à une réelle période d'anarchie que chacun va tenter d'exploiter. Inquiète des ambitions de Saint-Pétersbourg, Londres lance une mission de renseignement en Asie centrale et sur le territoire afghan conduite par Alexander Burnes⁴. Dans les années 1830, lors de la guerre perso afghane, les Russes soutiennent les Perses qui assiègent Herat tandis que les Britanniques fournissent des conseillers militaires au Royaume de Kaboul. Mais lorsqu'une mission militaire russe s'installe dans la capitale afghane afin d'obtenir l'établissement de relations diplomatiques et commerciales, les Britanniques perçoivent la démarche comme une menace sur leur frontière occidentale des Indes⁵. En décembre 1838 ils envahissent Kandahar et déposent l'émir d'Afghanistan. Des troubles éclatent, soigneusement entretenus par les Russes qui fournissent de l'armement aux Afghans à partir du Turkestan. En 1841 le résident britannique à Kaboul est assassiné. En 1842, faisant retraite sur Jalalabad, un corps d'armée britannique est anéanti. Même si une expédition punitive est conduite l'année suivante, Londres doit céder la place à l'influence russe.

Au nord, en effet, installés à Tachkent en 1865, les Russes ont imposé leur protectorat sur l'émirat de Boukhara (1868) puis sur le Khanat de Khiva (1873). Ils tentent de profiter de la situation confuse en Afghanistan pour envoyer des émissaires auprès des différents prétendants au pouvoir afin de s'en faire des alliés, poursuivant en cela la politique de conquêtes conduite au Turkestan. Les Britanniques, prétextant du comportement ambigu du souverain afghan à l'égard des Russes, lancent une nouvelle offensive. A l'été 1878 ils s'emparent du Pashtounistan, de Jalalabad et de Kandahar. Réfugié à Mazar e Sharif, le souverain afghan Cher Ali demande l'aide des Russes qui se gardent bien d'intervenir directement. S'ils avaient accédé à de telles requêtes pour mettre la main sur l'Asie centrale, ils se refuseront toujours à toute confrontation directe avec l'empire britannique. Cette attitude sera la marque des relations entre empires dans la région. Les Britanniques signent alors avec les Afghans un traité dont les clauses sont sévères. Cependant et comme cela sera bien souvent le cas, c'est depuis l'Asie centrale que la lutte contre l'envahisseur sera conduite. Jouant sur les solidarités ethniques les troupes d'Abdour Rahman⁶ franchissent l'Amou Daria en 1880. En échange de concessions il est autorisé à régner sur le nord de l'Afghanistan et conserve ses bases arrières au Turkestan russe. Mais la révolte reprend dans le sud où le corps d'armée britannique de Kandahar est

⁴ Alexander Burnes (1805 – 1841). Au retour d'un long périple en Afghanistan et en Asie centrale il publie *Travels to Bukhara* (Londres, Bentley, 1844, 3 vol.).

⁵ Les autorités de l'Empire sont d'autant plus poussées à intervenir que l'East India Company avait des ambitions réelles en Asie centrale, notamment pour le développement de la production de coton.

⁶ Petit-fils du roi Dost Mohammad, Abdour Rahman est né à Kaboul en 1844. Il s'était réfugié dans l'émirat de Boukhara en 1878.

anéanti. Si la révolte est matée peu après, les Britanniques préfèrent laisser aux Afghans le soin de sécuriser les marches nord de l'Empire face aux Russes et aux Perses. Au même moment les Russes, progressant vers le sud, occupent Merv (1884). Les Britanniques reprennent immédiatement les négociations avec la Russie dont ils veulent contenir les ambitions. En 1896 l'état afghan, reconnu par Londres, Saint-Pétersbourg et Ispahan existe au regard du droit international⁷. Conscient du danger représenté par une frontière poreuse au sud, les Russes voulaient absolument préserver leurs nouvelles conquêtes de l'instabilité afghane qui trouve de nombreux soutiens au nord de l'Amou Daria. Et ce même si Abdour Rahman tente de fédérer l'Afghanistan autour de la solidarité pashtoune, ethnie bien plus présente aux Indes qu'au Turkestan.

La troisième guerre anglo-afghane qui se déroule dans la *North West Frontier Province* de l'Empire des Indes visait à faire revenir dans le giron afghan les territoires pashtounes situés au sud de la ligne Durand et de rétablir des frontières conformes à la répartition ethnique des Pashtouns. En 1919 la Grande-Bretagne, épuisée par la guerre en Europe, réagit par la conclusion d'un nouveau traité qui, s'il accorde l'autonomie en matière de politique étrangère aux Afghans, ne modifie en rien la ligne Durand. L'Afghanistan va alors se tourner vers la nouvelle Union Soviétique. Mais cette relation ne sera pas exclusive. Le roi Amanoullah est également séduit par la Turquie kémaliste et va rapidement manifester des sentiments modernistes. Cette politique sera comprise comme un risque majeur pour Moscou qui ne souhaite pas voir imprimé à ses nouvelles républiques d'Asie centrale à peine reconquises un mouvement idéologique qui pourrait fédérer les populations autour d'un idéal autre que celui du socialisme athée. Mais cette ouverture moderniste se heurte aux convictions de la société traditionnelle afghane et c'est d'abord le déobandisme qu'Amanoullah doit combattre sur son propre sol⁸. La répression qui dure jusqu'au milieu des années 1920 pousse nombre de mollahs déobandis vers la Ferghana, vallée que les Soviétiques ne parviendront jamais à réellement soumettre.

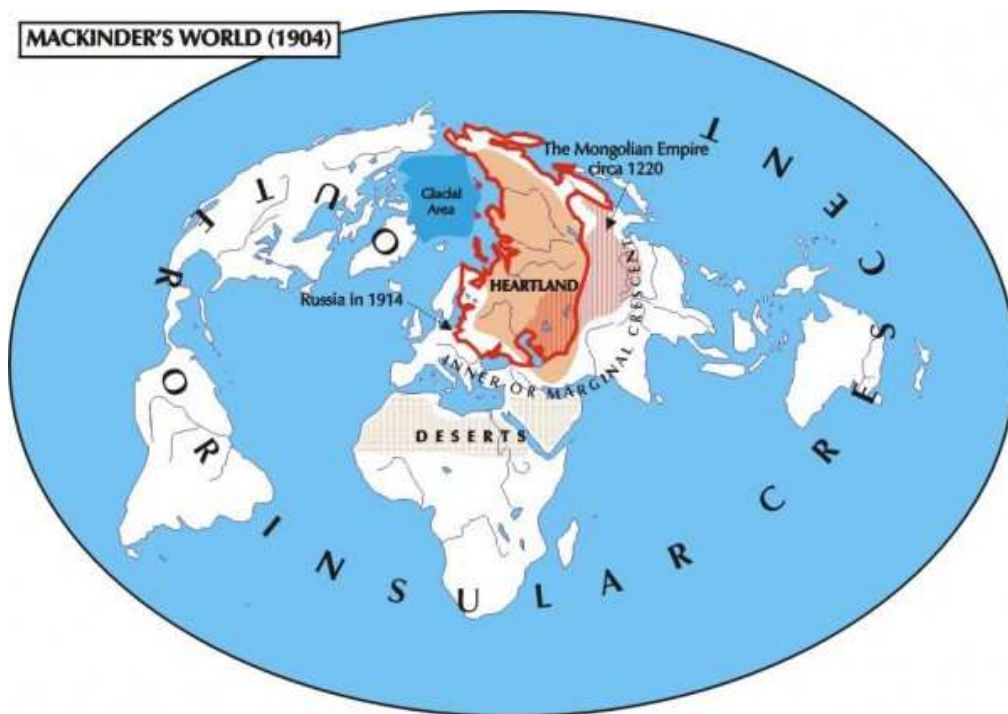
112 –Le pivot du monde :

Au même moment en Europe la guerre vient de s'achever. La géopolitique mondiale en est bouleversée. En 1919 paraît un ouvrage décisif destiné aux plénipotentiaires qui négocient la

⁷ La ligne Durand sera ainsi définie comme la frontière sud du pays. Pour les empires elle était comprise comme intangible. Pour les Afghans il s'agit d'une acception identique à celle du nord, étant donné que plus de la moitié de la population pashtoune se trouvaient dans la *North West Frontier Province*. Cette non reconnaissance sera à l'origine de la troisième guerre anglo-afghane et envenime toujours les relations entre Kaboul et Islamabad.

⁸ Le *madrasa* de Déoband a été fondée en 1867 par des musulmans orthodoxes panislamistes. Elle a essaimé depuis lors dans toute l'Asie centrale et au Pakistan. Les oulémas afghans sont presque tous issus de cette tradition. Avec les répressions tsaristes puis soviétiques, c'est en Afghanistan et au Pakistan que vont accourir les jeunes de toute l'Asie centrale pour être formés à l'Islam. La vallée de la Ferghana restera cependant un lieu incontournable du déobandisme. De ces générations émergera plus tard le Mouvement de Libération d'Ouzbékistan.

paix à Versailles : *Democratic Ideals and Reality*⁹. Mackinder y met en exergue l'importance du territoire russe, masse continentale, compacte, impossible à contrôler depuis la mer et à envahir par voie de terre. Il devient dès lors essentiel de le contenir dans cet espace et de lui interdire toute nouvelle expansion. A la demande du *Foreign Office*, Mackinder sera envoyé en Russie du sud où les Occidentaux soutiennent les Blancs de Dénikine contre les Rouges de la Révolution bolchevique¹⁰. Il en revient convaincu que l'enjeu de la politique britannique est d'empêcher l'union de la « Terre du milieu » qui trouve son centre de gravité en Asie centrale. Selon le *Foreign Office*, les puissances thalassocratiques doivent tout mettre en œuvre pour empêcher l'union eurasiatique. C'est incontestablement là que se joue le « Grand Jeu ». Toutes les tentatives britanniques pour soutenir les révoltes contre le pouvoir moscovite en Asie central s'inscrivent dans cette logique. Bloquer la Russie dans sa progression vers les mers chaudes ou empêcher toute alliance avec l'empire perse deviennent des impératifs. Mackinder écrit qu'il faut « contenir la Russie et le bolchevisme en Asie de façon à ce que les peuples cavaliers de la steppe ne puisse pas débouler en Perse et en Inde ».



Si les puissances maritimes possèdent l'avantage du contrôle des mers, elles ne bénéficient pas de la capacité de déplacement sur les vastes étendues continentales que vont procurer les voies ferrées. Le Tsar puis les Soviétiques comprennent rapidement l'intérêt stratégique du développement de la voie Moscou – Tachkent. Elle renforce la profondeur stratégique russe. Elle est aussi un moyen d'unifier la surface continentale de l'Empire en propageant la modernité et le développement industriel, support du bien être des peuples dans l'idéal

⁹ *Democratic Ideals and Reality: a study in the politics of reconstruction*, Londres, 1919.

¹⁰ *General Reports with appendices on the situation in South Russia ; Recommendation for future policy*, in *Documents on foreign British policy, 1919 - 1939*, édités par L. Woodward et E. Buttler, Londres, 1949.

socialiste réalisé. De fait, le Turkestan russe va largement bénéficier de ce développement industriel et du développement de l'éducation ; autant de moyens, par ailleurs, de lutter contre le poids des sociétés traditionnelles. Face à cette puissance continentale, la puissance maritime doit impérativement s'imposer sur ses marches pour contrer toute nouvelle expansion. Au regard de ces perceptions britannique et russe, la lutte pour s'imposer en Afghanistan et ses répercussions en Asie centrale définit pour longtemps le pivot géopolitique des relations internationales. Le « pivot géographique de l'histoire »¹¹ qui trouve ses racines dans les invasions mongoles, fait désormais basculer la perspective traditionnellement européenne du monde vers une perspective historique « eurasienne », qui ne sera plus « confinée aux seuls espaces carolingien et britannique ». Ainsi, l'Occident anglais et français doit empêcher la Russie de franchir les Dardanelles, comme pendant la guerre de Crimée, de déboucher au Proche-Orient ou de menacer les positions britanniques dans l'empire des Indes à partir de ses possessions d'Asie centrale¹². L'Afghanistan du XX^{ème} siècle devient ainsi une pièce maîtresse dans la lutte que s'opposent l'Occident et le monde communiste.

113 – Protéger les Empires : la création des marches :

La progression vers l'Orient puis vers l'Asie centrale caractérise l'empire russe, conquérant et durable, en quête permanente de sécurité sur ses frontières. Si la dimension économique est une des caractéristiques de cette conquête, elle complète le besoin permanent de sécurité. Par ses territoires d'Extrême-Orient la Russie sera la première puissance européenne à signer des traités d'accords avec les nations asiatiques telles que la Chine ou le Japon¹³. Cette préoccupation sécuritaire est réellement apparue avec la libération du joug mongol et la formation de l'Etat russe moderne au XV^{ème} siècle. Dès l'origine il s'agit d'un jeu ambivalent entre les Occidentaux et la Russie. Selon Jean-Christophe Rommer¹⁴, face à son impossible progression à l'Ouest, cette dernière va chercher à cristalliser les passions occidentales en Orient, pour affaiblir ses adversaires et reprendre sa marche vers l'Ouest. « Vous viendrez à bout de l'Occident par l'Orient » aurait déclaré Lénine. L'Asie centrale devient alors un espace privilégié pour l'affrontement indirect entre les Empires. Lutttes d'influence et soutien aux révoltes locales seront désormais largement pratiqués par les Britanniques, les Français, les Américains ou les Russes, des Basmatchis aux guérillas afghanes. Cependant, l'avantage russe est certain en Asie centrale. Il ne cessera plus, en dépit des évolutions géopolitiques de la région.

¹¹ Mackinder, *The geographical pivot of History*, in *The geographical journal*, Londres, 1904.

¹² Martin Malia y voit une incompréhension occidentale sur les visées politiques de Lénine puis de Staline : la défaite de Tsushima en 1905 en serait la preuve. Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe*, Paris, Seuil, 2003, p454.

¹³ En 1864, par le Traité de Tchougouchak, Pékin sera contrainte de céder ses droits sur les régions kazakhs à Saint-Pétersbourg.

¹⁴ Jean-Christophe Rommer, *Russie d'Asie ?*, *Revue Outre Terre*, numéro 6, ERES, janvier 2004.

12/ Des succès afghans au coup de tonnerre japonais :

Les peuples d'Asie centrale, s'ils sont administrés dans le plus pur style colonial de l'époque, ne vont pourtant pas rester inactifs au cœur de la lutte que se livrent les puissances mondiales.



Les Empires et l'Asie centrale (Source : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Image:Map>)

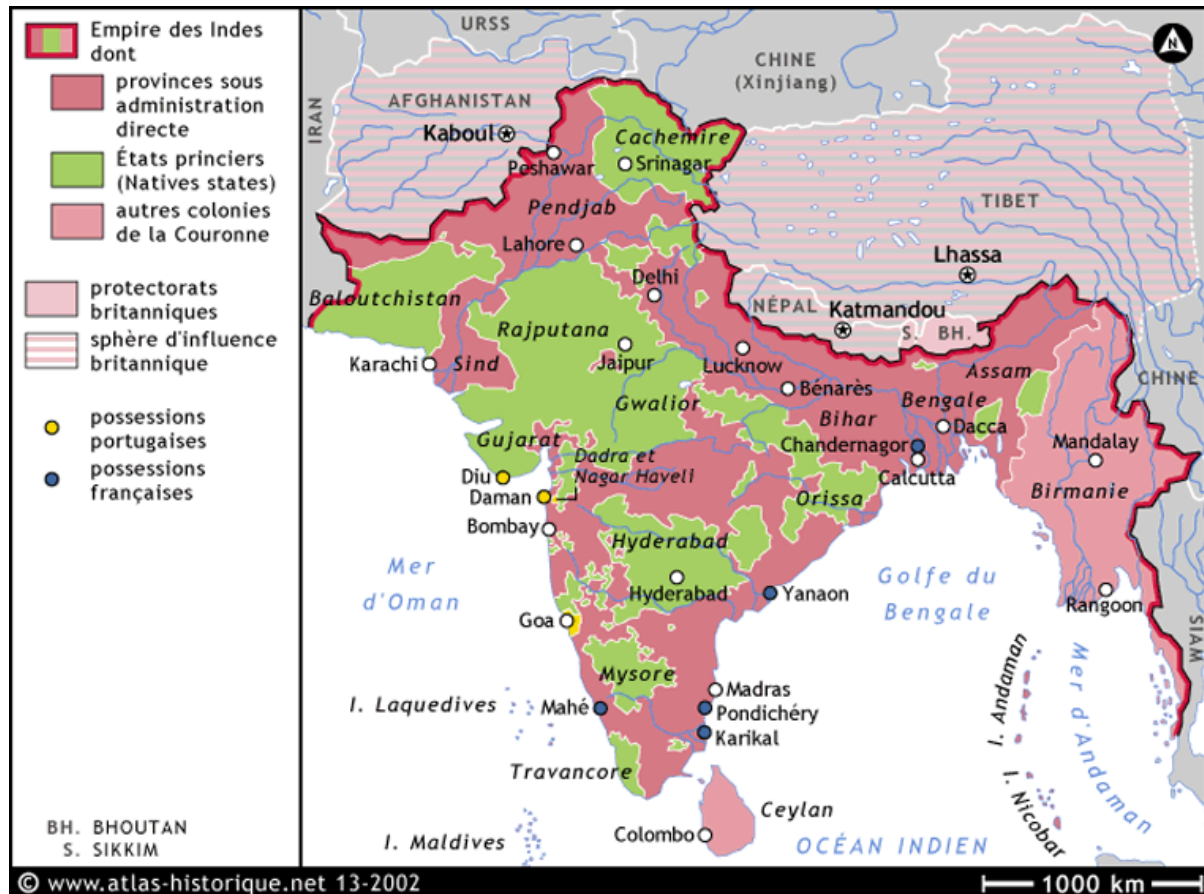
121 – Renforcer l'organisation russe en Asie Centrale:

La colonisation de l'Asie centrale fut dans l'ensemble assez facilement réalisée, surtout comparée à celle du Caucase. Les paysans russes vinrent s'installer en nombre au Kazakhstan ; dans les autres régions, leur arrivée s'effectua parallèlement à l'installation des garnisons de l'armée impériale, au développement économique et à l'établissement des structures administratives. Comme le soulignent Djalili et Kellner¹⁵, c'est du point de vue agricole que la présence russe eut l'impact le plus considérable en Asie centrale : le développement de la culture du coton¹⁶ va bien souvent supplanter celui de l'agriculture vivrière et du blé. La conséquence en sera un équilibre alimentaire précaire qui aura de terribles répercussions lors des famines provoquées par les aléas climatiques ou les périodes de conflits, équilibre précaire

¹⁵ Op. cit., p6.

¹⁶ Nouvel exemple des répercussions des tensions internationales sur l'Asie centrale : quand la guerre de sécession américaine (1861 – 1865) priva les usines russes de l'approvisionnement indispensable, la conquête de l'Asie centrale -où le coton semble s'être développé à la suite du passage des troupes d'Alexandre le Grand-, apparut comme une évidence pour l'administration impériale.

qui perdure aujourd'hui. L'Asie centrale fut reliée à la Russie par un réseau de chemins de fer qui, pour la première fois mettait l'Empire russe aux portes des Indes britanniques, de la Chine, de la Perse et de l'Afghanistan. Cette puissance eut sur le gouvernement afghan un réel effet de séduction. Si les racines du pouvoir pashtoun se situent aux Indes, la fascination vient bien du nord. Ce rapprochement géographique des provinces de l'Extrême-Orient russe va donc accentuer l'emprise des Soviétiques en Afghanistan et inquiéter les Occidentaux.



Dans les années 1920, alors que Londres soutient discrètement la révolte des Basmatchis¹⁷, de nombreuses informations parviennent à l'attaché militaire français selon lesquels l'état-major soviétique avait élaboré un plan d'invasion des Indes par l'Afghanistan. Menace qui semble d'autant plus crédible qu'à cette époque les Soviétiques sont chargés de l'instruction de l'armée afghane et de l'organisation de la défense de ses frontières¹⁸.

122 – L'« Homo Soviéticus » dans un espace artificiel incontrôlable :

La main mise russe sur l'ensemble de la zone ne fut jamais réellement achevée. La frontière entre le Turkestan et l'Afghanistan restera toujours ouverte. Ses caractéristiques géographiques en font une zone impossible à contrôler. Aussi, bandits et chefs tribaux se donnent

¹⁷ « Basmatchi » vient du turc « *basmak* » signifiant attaquer.

¹⁸ Cité par Eric Bachelier dans *L'Afghanistan en guerre, la fin du grand jeu soviétique*, Presses Universitaires de Lyon, collection Conflits Contemporains, Lyon 1992 ; archives du Service Historique de la Défense (Vincennes), compte-rendu de renseignements militaires, n° 226, Russie, objet : visées soviétiques sur les Indes, 19 janvier 1928.

mutuellement asile, tradition maintenue par les Moudjahiddines, les Talibans puis les islamistes d'Asie centrale et du Caucase.

La chute de la Russie tsariste marqua une période de véritable holocauste pour les peuples de cette région. En 1916, durant une immense famine, une révolte éclata quand Moscou tenta d'enrôler la population pour combattre dans les rangs de l'armée russe. Le gouvernement augmenta les impôts et confisqua le blé produit par la région. Les nomades kazakhs et kirghizes, ne voulant pas combattre en Europe pour le Tsar, furent les premiers à se soulever. La révolte se propagea rapidement à toute l'Asie centrale. La répression fit des dizaines de milliers de morts. Dans les montagnes du Tian Shan, une armée cosaque mena les représailles contre les Kirghizes, abattant les troupeaux, brûlant les villages et forçant les habitants à fuir vers la Chine¹⁹. De la même façon, quand éclata la Révolution d'Octobre, les peuples d'Asie centrale ne voulaient pas faire partie de l'Union Soviétique²⁰. La région résista plus que toute autre à la soviétisation, grâce à l'action des Basmatchis musulmans. En 1929, lorsqu'ils furent finalement vaincus, la carte d'Asie centrale avait été redessinée en cinq républiques soviétiques, ce qui sembla donner un sentiment de retour à la stabilité²¹. Cette stabilité sera d'autant plus vitale au XX^{ème} siècle que la question énergétique va acquérir une importance toute particulière avec l'exploitation des gisements pétroliers de la Caspienne.

Le découpage stalinien ne doit cependant pas masquer la culture secrète, parallèle, issue de la tradition soufie. Elle a permis de maintenir une solidarité ethnique et religieuse qui va transcender l'influence coloniale sans forcément la remettre en question. Ce qui explique qu'après cent ans de domination russe, l'Asie centrale a bien du mal à trouver sa propre identité. Comme le souligne Olivier Roy²² la définition territoriale des Républiques vise à diviser pour mieux régner, plaçant l'administration centrale soviétique en position d'arbitre ; les entités territoriales ne devaient être viables que grâce à la médiation de Moscou : création d'enclaves et existence de minorités²³, tracé complexe de frontières... La vallée de la Ferghana constitue le meilleur exemple de ces découpages sans doute calculés²⁴. La politique de Staline s'inscrit également dans la continuité du grand jeu. Durant les années 1920 la soviétisation de l'économie et de l'enseignement menée parallèlement à la reconquête vise à empêcher les Occidentaux de s'appuyer sur un sentiment régional.

¹⁹ Aujourd'hui encore, les Kirghizes considèrent cet épisode comme l'un des plus noirs de leur histoire : un quart de la population fut assassinée ou condamnée à la fuite.

²⁰ La Révolution de 1917 ne concernera pas vraiment les populations d'Asie centrale, qui auront cependant à en subir les conséquences, en particulier la famine qui fera plus de deux millions de morts entre 1919 et 1923.

²¹ Ahmed Rashid, *The Resurgence of Central Asia: Islam or Nationalism?*, Zed Press, Londres, 1994.

²² ROY, Olivier, *La nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations*, Paris, Seuil, 1997.

²³ Och, à majorité Ouzbek a été rattachée à la République Kirghize ; Samarkand et Boukhara à majorité tadjike ont été rattachées à l'Ouzbékistan ; l'enclave de Soukh composée quasi-exclusivement de Tadjiks, appartient à l'Ouzbékistan mais se trouve encerclée par la République Kirghize...

²⁴ Position défendue par Hélène Carrère d'Encausse dans *Le grand défi : Bolcheviks et Nations, 1917 – 1930*, Paris, Flammarion, 1987.

On peut cependant s'interroger, à la lumière du quart de siècle de conflits en Afghanistan sur les conséquences d'un tel découpage. Il a en effet permis aux différents mouvements fondés sur l'Islam ou l'identité ethnique de trouver des appuis sur l'ensemble de la région dans leur lutte face à la puissance colonisatrice. Il a toujours favorisé une porosité des frontières propice aux guérillas. Elle fut manifeste tant durant le conflit afghan qu'au cours de la guerre civile tadjike qui a opposé les néo-communistes aux rebelles islamistes. Cette porosité a largement bénéficié, enfin, à tous les trafics.

123 – Le défi japonais :

La résistance à la colonisation a trouvé un véritable renouveau à deux reprises : en 1904-1905 avec la guerre russo-japonaise et en 1979 avec l'invasion soviétique de l'Afghanistan.

L'intégration de l'Extrême-Orient à l'Empire a soulevé le risque d'une guerre sur deux fronts, en Asie et en Europe. La défaite face au Japon en 1905, sur terre comme sur mer, va révéler la fragilité de l'immense édifice continental russe. Dès cette époque l'Asie centrale acquiert une fonction de protection des voies de communication entre le berceau russe et le Pacifique. Les Britanniques comme les Américains qui s'intéressent à cette partie du monde dès le début du siècle vont promouvoir la guerre. En poussant un pays tiers, le Japon, à menacer les possessions russes de la côte Pacifique, ils voyaient là une occasion d'affaiblir les positions de Saint Petersburg en Extrême-Orient. Dans la région, la défaite russe, première défaite d'une nation européenne face à une nation non européenne, va avoir des conséquences considérables. Les peuples d'Asie centrale sentent que le joug russe n'est pas immuable. Le « coup de tonnerre japonais » met fin provisoirement à la russification entreprise durant les premières années du règne de Nicolas II (1894 – 1917). De la part des Musulmans des villes il y eut une agitation croissante et un soutien aux idées réformistes, en particulier le *jadidisme*²⁵. Ce mouvement trouve ses sources dans l'Empire Ottoman et la Perse voisine. Il fut particulièrement influencé par El Afghani²⁶ et prônait un renouveau de l'Islam, et son intégration dans une société modernisée. Cette idée se trouve opposée à celle défendue par les traditionalistes (*qadimistes*). Le conflit s'appuie sur l'exemple afghan et reproduit à l'identique la lutte qui oppose alors le roi réformateur Amanoullah aux mollahs garants de la tradition. Partisans et opposants iront chercher de part et d'autre de la frontière leurs différents soutiens. Les traditionalistes viendront puiser dans les campagnes du sud afghan le soutien et la foi nécessaire pour s'opposer aux réformateurs. Ces derniers, s'accommodant de la modernité offerte par les Russes, tenteront de réformer l'Islam et leurs sociétés respectives. Déjà, l'état non colonisé afghan qui a su résister aux invasions occidentales sous l'impulsion des mollahs et des chefs claniques est un exemple pour les peuples d'Asie centrale.

²⁵ De *jâddid* en arabe : nouveau.

²⁶ Il est l'un des penseurs les plus représentatifs et les plus influents dans la région. Cf. annexe 1.

13/ L'Empire et l'Islam :

131 – L'Islam par delà les frontières et les Empires :

L'Islam d'Asie centrale est le fruit des multiples influences musulmanes autant que des adaptations imposées par la colonisation. Les peuples de la région sont très majoritairement sunnites. Parallèlement à l'Islam officiel s'est développé un Islam plus mystérieux et personnel dans sa pratique : le soufisme. Il s'agit d'un mysticisme qui prêche la communion directe avec Dieu et la tolérance envers toutes les autres formes de culte. Le soufisme est également très présent en Afghanistan et demeure malgré le califat imposé par les Talibans, « sans concessions pour un Islam considéré comme impur »²⁷. Partout les soufis se voyaient comme des souverains éternels, plus puissants que les souverains autocrates, leur richesse venant de Dieu et pas des hommes. Les Naqshbandis furent sans doute les soufis les plus influents. La confrérie fut fondée par Mohammad Ibn Baha Ad Din Naqshband (1317 – 1389). Il demeure encore le saint le plus révérend dans la région. Sa tombe près Boukhara est le principal lieu de pèlerinage en Asie centrale. Les Naqshbandis croient en l'action missionnaire et en l'activisme politique ; nombreux sont ceux qui menèrent contre le Tsar puis les Soviétiques des révoltes²⁸. Selon Ahmed Rashid, ils semblent jouer aujourd'hui un rôle majeur en Afghanistan, en Tchétchénie et dans la Ferghana pour influencer les mouvements islamistes²⁹. Ce renouveau d'influence semble avoir démarré avec l'intervention soviétique en Afghanistan en 1979. Par son caractère secret et transfrontalier, le soufisme révèle encore la proximité des peuples afghans et d'Asie centrale et la perméabilité des frontières des cinq républiques ex-soviétiques. La proclamation de la République soviétique du Turkestan le 1^{er} mai 1918 soulève beaucoup d'espérances. Certains y voient, à l'image de Sultan Galiev en Azerbaïdjan, le moyen d'associer Islam rénové et communisme, tous deux symboles de progrès. Mais la coexistence avec les Bolcheviks dans l'autonomie sera un rêve de courte durée. Les Soviets, se lancent en 1923 à la reconquête de l'Asie centrale, réprimant toute opposition à l'orthodoxie communiste. Il s'agit pour la nouvelle Union Soviétique d'éviter l'émergence de mouvements contre révolutionnaires qui pourraient menacer son autorité et l'établissement du socialisme universel.

132 – Les Basmatchis et « l'homme nouveau » :

La Révolution d'octobre jette la Russie dans la guerre civile. Très vite les empires vont tenter de jouer leurs cartes traditionnelles sur les marges sud du pays, au Caucase et en Asie centrale : les Ottomans récupèrent les provinces perdues à la suite du conflit de 1878 et les Britanniques pénètrent en Asie centrale. La paix de 1918, provoque le retrait des Turcs. Tenant à bloquer la

²⁷ Ahmed Rashid, *L'ombre des Talibans*, Paris, Autrement Frontières, 2001.

²⁸ Le chef de la révolte à Andijan en 1898 était un naqshbandi.

²⁹ Ahmed Rashid, *Asie centrale, champ de guerres ; Cinq républiques face à l'Islam radical*, Autrement, Paris, 2002.

progression marxiste vers le sud (Perse et Indes) mais aussi à protéger les concessions pétrolières de Bakou, les Britanniques appuient Denikine à la tête des Blancs et soutiennent la révolte qui gronde contre le pouvoir moscovite. Ils fournissent un imposant matériel et de nombreux conseillers. Cependant, en 1920 l'armée rouge reprend Bakou et Khiva. Devant se replier sur l'Afghanistan et la Perse, les Britanniques et les Afghans vont alors soutenir la révolte des *Basmatchis*.

Cette révolte est largement provoquée par les exactions commises par les bolcheviks et le système de réquisitions mis en place pour soutenir l'effort militaire et le régime central. De plus, le régime soviétique ne cache plus son athéisme et sa volonté d'en finir avec l'obscurantisme des religions. Très vite populaire, relayé par les mouvements soufis et les chefs religieux locaux, le soulèvement des *Basmatchis* commence en 1918 et prend rapidement de l'ampleur. Il se transforme en *Djihad* contre l'occupant colonial soviétique. Ils entendent réunifier l'Asie centrale sous la bannière de l'Islam. Ils sont essentiellement implantés au Tadjikistan, en Ouzbékistan et au Turkménistan. La vallée de la Ferghana devient le haut lieu spirituel de la révolte. Ils se structurent en bandes armées autour de chefs prestigieux tel le Turc Enver Pacha. Les services secrets britanniques et des officiers russes blancs leurs fournissent les conseillers militaires et techniques. Une fois de plus l'Afghanistan sert de base arrière d'où parviennent armes et moyens logistiques. Londres a bien perçu le danger que pourrait faire courir à son empire des Indes l'idéologie communiste. Ainsi, une fois de plus, l'Afghanistan apparaît comme la pièce centrale du « Grand jeu ». Pour protéger la nouvelle URSS les Soviétiques doivent s'assurer de la neutralité afghane. Lénine a parfaitement perçu le danger d'une confrontation entre les idéologies religieuses et communiste : « L'homme nouveau ne peut avoir deux maîtres ».

133 – Le double jeu afghan en Asie centrale :

Partout cependant le soutien populaire de la révolte, de l'Afghanistan au Kazakhstan, s'explique par la structure sociale du pouvoir, même après l'imposition de l'administration socialiste : « Les liens étroits entre les bandits et les représentants du pouvoir local constituent un des obstacles les plus sérieux dans la lutte contre le banditisme des *basmatchis*. Au Kazakhstan, il n'est pas rare que les présidents des comités exécutifs de *volost* non seulement prennent sous leur protection les voleurs de bétail, mais soient aussi les chefs des bandes de voleurs. En Asie centrale, dans le district Djizakskii (province de Samarkand), les représentants du pouvoir soviétique au niveau du district étaient liés aux *basmatchis* »³⁰.

Pour se prémunir de toute contagion et maintenir l'empire continental russe à l'intérieur des terres, les Britanniques doivent impérativement conserver leur influence sur la scène afghane

³⁰ Rapport de G. E. Prokofiev, chef du département Information de l'OGPU, « L'évolution du banditisme en URSS du 1^{er} janvier au 1^{er} octobre 1925 »

même s'ils reconnaissent à Kaboul une politique étrangère indépendante à la suite des affrontements de 1919. Alors que la solidarité ethnique fonctionne parfaitement dans le soutien des Basmachis, le roi Amanoullah s'empresse d'établir des relations diplomatiques avec l'URSS. Parallèlement, il ne cache pas ses sentiments panislamistes soutenant tant les musulmans indiens que les révoltés d'Asie centrale. De la même façon, il n'hésitera pas à faire appel aux Soviétiques pour l'aider à mater la révolte des mollahs opposés à ses réformes progressistes dans la vallée de Khost en 1925. Ces derniers, conscients de la puissance de l'Islam au sein des Républiques d'Asie centrale, tenteront systématiquement de s'opposer à l'émergence d'un Islam au réformisme contagieux en Afghanistan.

Le double jeu afghan finira par se retourner contre les souverains d'Afghanistan. Il ne pouvait fonctionner que dans la mesure où les Britanniques conservaient leur influence sur le sous-continent indien. Or, en 1947 et pour la première fois, Moscou va pouvoir imposer aux Afghans sa politique d'influence sans aucune opposition occidentale.

II/ DES BASMATCHIS AUX REBELLES AFGHANS : LES CONTRADICTIONS DU SYSTEME SOVIETIQUE EN ASIE CENTRALE :

En avril 1978 un petit groupe d'officiers afghans entraînés en Union Soviétique s'emparèrent du pouvoir et fondèrent la République Démocratique d'Afghanistan (RDA), un état client de l'URSS. La guerre civile éclata instantanément. En effet, le programme des putschistes révolutionnaire était fondé sur la redistribution des terres, le changement de statut pour les femmes et la destruction de l'architecture sociale traditionnelle du pays. Aussi le gouvernement ne s'attira-t-il que peu de sympathie au sein d'une population dans sa très large majorité rurale et où les Moudjahiddines vont d'abord trouver leurs soutiens. Dès 1978, les chefs religieux lancèrent des appels à la guerre sainte contre le régime communiste. Ce fut un appel qui transcendait les diversités ethniques et dépassait même les frontières du pays : le combat pour la foi et l'Islam ne pouvait laisser indifférents les musulmans quels qu'ils soient, tout particulièrement ceux d'Asie centrale. Par un étrange retour de l'histoire, les Soviétiques allaient renouer avec la révolte des basmatchis mais sur une échelle bien plus considérable. Les chefs de l'Armée Rouge l'avaient bien compris. Le Politburo, au nom de la solidarité des peuples et de la foi dans le socialisme, avait ignoré les avertissements, persuadé que « l'idéal socialiste finira par l'emporter, dusse-t-on multiplier les Coups de Prague »³¹.

21/ Le contexte de l'intervention du corps expéditionnaire soviétique en Extrême Orient:

211 – Des sociétés traditionnelles qui défient la rationalité bolchevique :

Un des enseignements majeurs de la période troublée qui suit l'installation des systèmes totalitaires socialistes en Asie centrale comme en Afghanistan est la conjonction de deux facteurs qui existaient auparavant et perdurent aujourd'hui : la présence des clans dans les appareils de pouvoir et la proximité de ces derniers avec les structures sociales traditionnelles. Ces deux facteurs vont transformer le communisme selon les coutumes propres à l'Asie centrale. Comme l'écrit Boris Eisenbaum dans *Guerres en Asie centrale*³², les structures claniques et ethniques vont perdurer durant toute la période soviétique.

Après la période de répressions des années 1920, les Soviétiques vont s'appuyer sur les élites locales pour promouvoir l'endoctrinement des masses. Cette politique favorisera en réalité une

³¹ La formule est de Nikita Khrouchtchev. Elle révèle à quel point les dirigeants soviétiques étaient loin d'avoir compris les enjeux en Asie centrale.

³² Eisenbaum Boris, *Guerres en Asie centrale ; Lutttes d'influence, pétrole, islamisme et mafias, 1850-2004*, Grasset, Paris, 2005.

forte montée du népotisme et de la corruption. Les seigneurs locaux, institués en « Khans³³ rouges », se retrouvent naturellement à la tête des usines, de l'administration, des kolkhozes ou des appareils sécuritaires. C'est ainsi qu'au Tadjikistan le clan des Khodjent dirige le pays depuis les années 1930. Il fournira un soutien essentiel aux troupes du commandant Massoud durant l'invasion puis la guerre civile afghane. En Ouzbékistan le pouvoir central est aux mains du clan de Samarkand depuis les années 1960. Il n'a jamais cessé d'appuyer l'ouzbek Rashid Dostoum, tant comme général communiste de Najibullah que dans le combat qu'il va mener pour s'imposer sur la scène afghane ou pour s'opposer au Mouvement islamique d'Ouzbékistan (MIO). Le *bakchich* reste la norme en Afghanistan comme en Asie centrale soviétique. Cette collusion entre les pouvoirs politiques, administratifs et tribaux ne cessera jamais en dépit d'interventions répétées du KGB. Les guerres d'Afghanistan vont même permettre à certains chefs des partis communistes locaux de développer des activités mafieuses s'étendant du corps expéditionnaire soviétique aux banlieues de Moscou.

Partout en Asie centrale l'image des bandes de moudjahiddines évoluant en toute impunité va contraster avec celle de l'Armée rouge des années 1980, perpétuellement sur la défensive et tentant de survivre dans un univers particulièrement hostile. Contraste qui perdure aujourd'hui lorsque les gens du nord de l'Afghanistan évoquent les bandes qui approvisionnent les filières d'écoulement de la drogue afghane en Asie centrale et les gardes frontière russes perdus sur les pitons qui dominent l'Amou Daria.

212 – Le renouveau de l'Islam comme restructuration sociale :

Il apparaît donc évident que la soviétisation de l'Asie centrale réponde davantage à une appropriation de cette dernière par les structures sociales dominantes que par une adhésion réelle des élites et des populations. Aussi les idées nationales fondées sur une religion commune, socle de la loi et des institutions, n'ont jamais disparu, même après la révolte des Basmatchis et en dépit des répressions qui suivirent. L'invasion de l'URSS par Hitler pousse cependant Staline à reconsidérer la relation de l'Etat et de l'Islam. A Tachkent sera instauré un Directeurat pour l'Asie centrale et le Kazakhstan. La région sera utilisée pour reconstruire à l'abri les usines devant soutenir l'effort de guerre. Elle va également abriter les peuples déportés des groupes ethniques suspectés de pouvoir sympathiser avec l'Allemagne, parmi lesquels les Tchétchènes. Au-delà des problèmes ethniques que cela créera plus tard il existera un réel sentiment de solidarité avec les « frères du Caucase » lorsque Moscou va décider de remettre au pas les peuples turbulents qui menacent ses approvisionnements pétroliers. L'élan de solidarité contre la puissance impériale des Tchétchènes déportés sera manifeste durant les

³³ Khan signifie « celui qui possède la terre ». Du Pashtounistan à l'Ouzbékistan le titre est souvent collé au nom d'une personne pour témoigner de l'importance sociale que lui confère la possession ou le pouvoir sur de vastes surfaces géographiques.

campagnes de pacification du Caucase dans les années 1990. Il provoquera également une réelle sympathie envers les résistants afghans dans les années 1980 puis envers les Talibans en 2001.

Durant les années 1960, l'URSS, en quête de soutien pour sa politique étrangère dans le monde musulman, accepta un Islam officiel qui fut autorisé à ouvrir des écoles religieuses et quelques mosquées. Des étudiants purent faire leurs études à l'étranger, en particulier à l'université Al Azar du Caire. Ce fut le moyen pour cette jeunesse d'Asie centrale de découvrir l'enseignement des Frères musulmans et de Jama Al Din. De façon plus contrastée mais réelle, ce fut également l'occasion d'introduire le wahhabisme dans la région. Il témoigne d'un besoin de renouveau identitaire qui se verra renforcé par la guerre en Afghanistan. Comme en 1905, une nation non occidentale peut tenir tête à la puissante Union Soviétique. Mais il s'agit cette fois-ci d'une nation musulmane, pratiquant un Islam rigoureux dans lequel elle place toutes ses espérances. Aussi, initialement « résistance passive individuelle »³⁴ l'Islam va progressivement devenir le soutien de la solidarité clanique, régionale et ethnique entre les peuples. C'est sur cette solidarité que les autorités soviétiques vont compter en 1979 pour intervenir en Afghanistan. Contrairement à l'analyse des militaires, le Politburo refusera d'admettre que cette solidarité n'est pas et n'a jamais été d'ordre prolétaire mais qu'elle représente une recherche d'identité commune qui s'applique aussi à l'Afghanistan. C'est ce qui explique le contrecoup désastreux de l'engagement des « peuples frères » en terre afghane.

213 – La politique russe en Afghanistan ou la continuation du « grand jeu » :

La politique russe en Afghanistan visait avant tout à contrer l'influence américaine dans la région. En effet, à la suite de l'indépendance de l'Inde et du départ des Britanniques, les Soviétiques et les Américains vont progressivement se trouver opposés dans la maîtrise de ce nouvel espace international. Les acteurs du Grand Jeu changent, mais les enjeux restent les mêmes : isoler la Russie au nord et contenir le communisme pour les uns, limiter l'influence occidentale et multiplier les états clients pour les autres. L'expansion vers le sud de la sphère d'influence russe est d'autant plus vitale pour Moscou que les territoires d'Asie centrale sont devenus depuis la deuxième Guerre mondiale le terrain d'expérimentation et de développement des armements stratégiques soviétiques ainsi que la base logistique de leur épopée spatiale. Profitant du différent frontalier entre l'Afghanistan et le Pakistan³⁵ Khrouchtchev cherche un appui politique face à ce dernier, allié des Etats-Unis. Il écrira dans ses mémoires : « Il n'est pas douteux que si les Afghans n'étaient pas devenus nos amis, les Américains, en faisant

³⁴ Benningsen, Lemerrier-Quellejay, *Le soufi et le commissaire, les confréries musulmanes en URSS*, Seuil, Paris, 1986, p66.

³⁵ Après l'indépendance du Pakistan, les Afghans souhaitent une redéfinition de la ligne Durand afin de réunir à nouveau le Pashtounistan et l'Afghanistan.

valoir leur aide humanitaire, auraient réussi à s'insinuer dans leurs bonnes grâces. Les sommes que nous avons dépensées dans le cadre de notre assistance gratuite à l'Afghanistan ne sont rien auprès du prix que nous aurions eu à payer pour parer la menace qu'aurait représentée pour nous l'installation de bases américaines sur le territoire de ce pays.»³⁶ Avec l'émergence du parti démocratique du peuple afghan (PDPA), l'influence soviétique va aller croissante. Les conseillers militaires seront nombreux et les écoles de formation russes s'ouvriront aux jeunes officiers Afghans.

Une nouvelle menace apparaît pourtant dans les années 1970 : la Chine. La guerre sino-soviétique, le risque d'encerclement de toute l'Asie centrale par des puissances hostiles suite au rapprochement sino-américain de 1972 et les liaisons étroites existant entre Washington et Téhéran poussent Moscou à étendre son influence vers le Sud. En Afghanistan, le PDPA prend le pouvoir en avril 1978. Devant la politique de réforme de la société afghane, la population se soulève. La guerre sainte que de nombreux mollahs appellent de leurs vœux se propage à travers le pays. En 1979 seules quelques grandes villes et Kaboul sont contrôlées par le gouvernement afghan. L'intervention militaire soviétique visera donc d'abord à maintenir le pays dans l'orbite de Moscou par un mouvement défensif destiné à sécuriser l'Asie centrale et la frontière sud de l'URSS. Le régime des mollahs qui s'installe en Iran en 1979 et l'instabilité croissante afghane se conjuguent dans l'imaginaire soviétique au souvenir de la révolte des Basmachis quelques décennies plus tôt. Au-delà de l'affrontement est-ouest, l'Islam conquérant apparaît comme un réel danger.

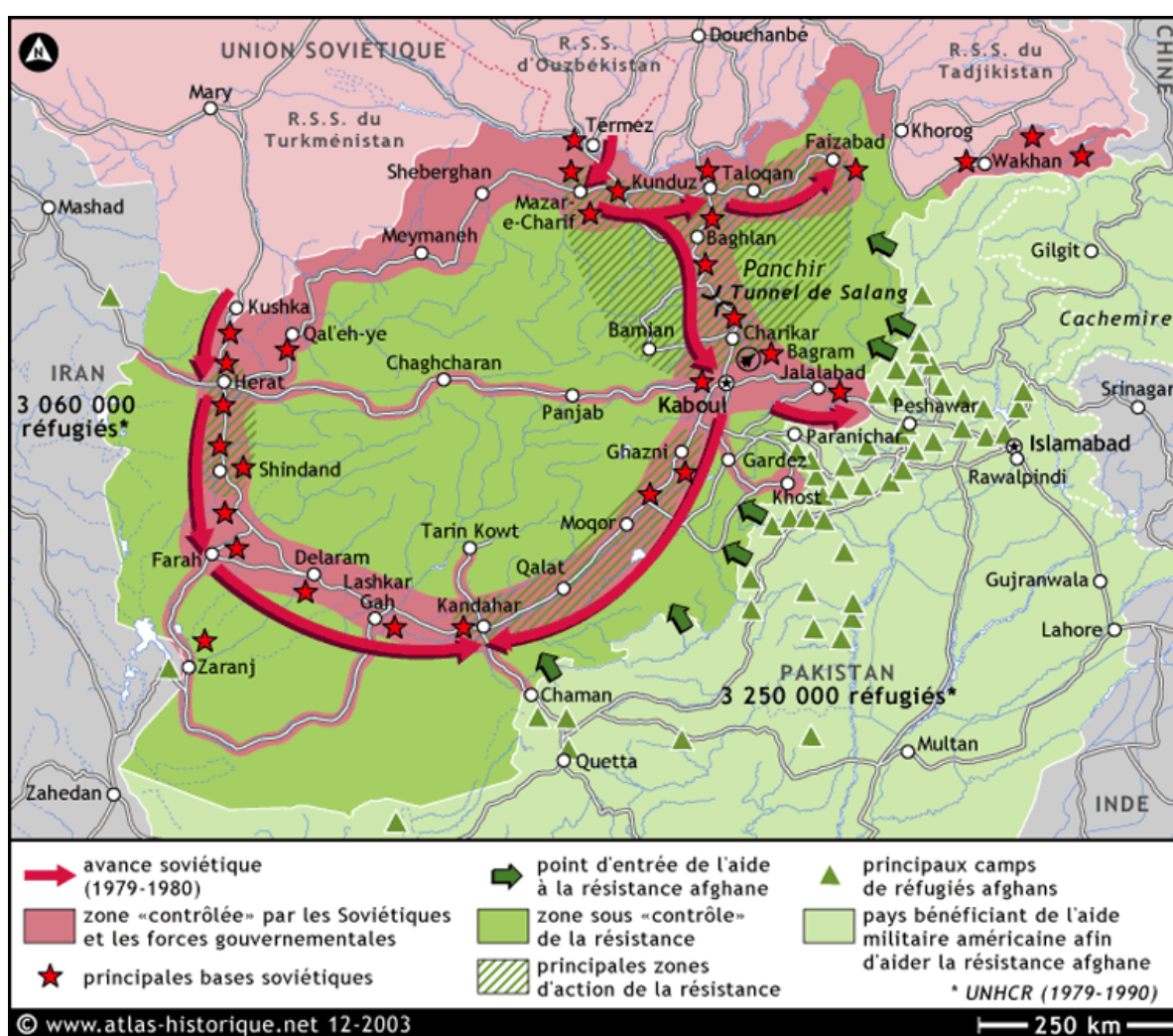
22/ L'intervention russe en Afghanistan :

221 – « Mobiliser les peuples frères » :

En décembre 1978, six mois après l'installation au pouvoir du régime révolutionnaire en Afghanistan, les communistes étaient en difficulté face aux mouvements de résistance. Le régime de Kaboul se tourna vers le « Grand Frère » pour demander la signature d'un traité d'amitié et de coopération qui devait servir de garantie aux communistes. Malgré ses assurances de fidélité au Coran, le nouveau régime fut incapable de faire face à l'opposition islamiste dont des milliers de partisans étaient déjà installés dans les zones tribales du Pakistan et au Tadjikistan. L'armée afghane, affaiblie par les purges successives et les dissensions internes semblait incapable de résister à une offensive sérieuse de la résistance. La décision fut alors prise à l'automne 1979 d'intervenir. Les responsables de l'état-major russe, peu enthousiastes, firent remarquer qu'il était impossible de venir à bout de l'Afghanistan sans affaiblir les forces stationnées en Europe et sur la frontière chinoise. Le 25 décembre 1979 les Soviétiques franchirent la frontière afin de « sauver un régime communiste menacé par les

³⁶ Khrouchtchev Nikita, *Souvenirs*, Robert Laffont, Paris, 1971, P479.

forces de la réaction et les ingérences extérieures »³⁷. De nombreuses raisons ont justifié l'intervention soviétique³⁸ parmi lesquelles la crainte d'un islam militant qui se propagerait vers l'Asie Centrale. Au lendemain de la Révolution iranienne la crainte d'une déstabilisation de la région par des voies religieuses était clairement ressentie à Moscou. Usant alors d'une politique de *containment* à l'américaine, ils voulurent prévenir la contagion de la Révolution islamique vers l'Afghanistan afin de protéger l'empire colonial soviétique. Certes, la Révolution iranienne satisfaisait Moscou car elle affaiblissait la position américaine dans la région. Mais les dirigeants soviétiques comprenaient que le régime de Khomeiny menaçait de faire des émules non seulement en Afghanistan, où une guérilla islamique était à l'oeuvre, mais aussi dans les Républiques musulmanes soviétisées ayant frontière commune avec l'Iran ou partageant des populations ethniquement proches³⁹.



³⁷ Léonid Brejnev le 27 décembre 1979.

³⁸ L'irréversibilité de la révolution (doctrine Brejnev), l'éventualité d'un rapprochement des communistes afghans avec les Occidentaux, la propension messianique de l'idéologie socialiste internationaliste, la descente vers les mers chaudes, la volonté de s'emparer des richesses naturelles du pays ou les rivalités régionales entre la Chine et l'URSS.

³⁹ Hélène Carrère d'Encausse voit dans l'intervention soviétique un moyen de peser sur le Pakistan et l'Iran en jouant sur les rivalités ethniques dans les conflits du Balouchistan et du Pachtounistan afin de maintenir la pression de l'Islam intégriste hors du glacis soviétique. Le cas échéant, Moscou aurait été satisfait de se rapprocher encore plus du débouché extrême du Golfe Persique.

En raison de la nécessaire discrétion qui devait entourer cette opération, il fut décidé que la 40^{ème} Armée serait formée de divisions motorisées levées en Asie Centrale. L'état-major serait formé par les officiers du district militaire du Turkestan. Ce fut la plus grande mobilisation dans la région depuis la Grande Guerre Patriotique. L'utilisation d'unités basées pour la plupart au Turkménistan, au Tadjikistan et en Ouzbékistan avait pour objectif de « conquérir les cœurs » : l'état-major russe était convaincu que les Moudjahiddines afghans cesseraient d'autant plus facilement le combat qu'ils auraient à affronter des musulmans partageant souvent la même origine ethnique et ayant su assumer leur religion dans le cadre de la patrie socialiste.

Ainsi, des Turkmènes, des Ouzbeks et des Tadjiks, qu'on évite normalement d'incorporer dans des unités stationnées dans leur République d'origine, furent-ils appelés pour former un corps expéditionnaire destiné à opérer contre leurs frères de race et de religion. A l'instar de l'invasion de la Tchécoslovaquie avant laquelle les dirigeants du Kremlin avaient expliqué à la troupe qu'il s'agissait de s'opposer à une agression allemande, il fut évoqué pour les conscrits d'Asie centrale le danger que couraient « les frères Afghans » à la suite de l'intervention chinoise dans leur pays. Les divisions qui devaient s'emparer des grandes villes et rallier à elles les unités afghanes avaient également pour mission de faire comprendre aux populations qu'elles venaient pour les libérer. Cet aspect de « libération par les peuples frères » fut d'ailleurs repris dans un discours radiodiffusé à partir de Tachkent par le nouvel homme fort afghan Babrak Karmal. Devant le manque d'adhésion des Turkmènes, Tadjikes et autres Ouzbeks, les autorités soviétiques durent très rapidement prévoir la relève des soldats d'Asie centrale en incluant le corps expéditionnaire en Afghanistan dans le plan général de l'appel du contingent. Les unités de réservistes centrasiatiques furent dissoutes⁴⁰.

Pour résoudre le problème des effectifs, l'Armée rouge devait pouvoir s'appuyer sur les 30 000 hommes qui restaient d'une armée afghane qui en comptait 90 000 avant la révolution de 1978. Valets d'armes des unités soviétiques, ils étaient rarement utilisés seuls. Sans grande efficacité opérationnelle, ils seront méprisés par leur « frères de race et de religion ». Ils devinrent les principaux pourvoyeurs d'armes, de munitions et de renseignements de la résistance. Se heurtant à un mélange d'orgueils frustrés, de fidélité aux siens et de fanatisme religieux, les Soviétiques doivent évoluer au sein d'une société qu'ils ne comprennent pas. Le principal enseignement qu'ils en tireront est qu'il faut agir seul. De l'Afghanistan à l'Asie centrale, les Russes interviendront désormais sans ou parallèlement à des unités locales.

⁴⁰ Le corps expéditionnaire devait comprendre une division aéroportée prélevée sur les réserves stratégiques du Commandement Principal des Forces Terrestres et six divisions de fusiliers mécanisés stationnés dans la région militaire d'Asie centrale. Celles-ci, de seconde catégorie, c'est-à-dire comprenant entre 60 et 70% des effectifs du temps de guerre, il fallut les compléter par des réservistes, fantassins pour la plupart et rappelés sur place.

222 – L'échec de l'intégration soviétique révélé :

Le calcul des Soviétiques, qu'il s'agisse de la religion ou de l'adhésion socialiste allait s'avérer faux. L'Islam allait non seulement permettre de rétablir les identités ethniques et culturelles, mais aussi de renouer de véritables contacts avec les voisins « libérés » du Sud. La fermeture des frontières par Staline n'avait pas rendu les contacts impossibles. L'intervention sera ressentie par les peuples d'Asie centrale comme une remise en cause de la politique russe face à l'Islam. Elle conduira finalement à la faillite du socialisme soviétique. Des milliers de jeunes gens enrôlés dans l'Armée Rouge pour combattre les résistants afghans allaient revenir au pays plein d'admiration pour le sacrifice et le zèle religieux de leurs adversaires. Ils allaient parler avec fierté des succès de la guérilla et de sa bravoure contre les armes soviétiques. La référence aux Basmachis va rapidement se répandre chez les Turkmènes, Ouzbeks et Tadjiks. Chez ces derniers l'impact sera d'autant plus fort que la renommée du « lion du Panjshir » permet d'associer à la solidarité religieuse la solidarité ethnique. Partout, les affinités ethniques et linguistiques avec beaucoup des peuples qu'on les obligeait à combattre leur faisaient comprendre qu'il existait réellement un héritage commun.

Le commandement soviétique fut donc contraint de retirer les unités de conscrits en provenance du Caucase et d'Asie centrale. Il était en effet devenu évident, dès 1981, que ces soldats engagés aux côtés de l'armée gouvernementale afghane n'avaient qu'une très faible valeur psychologique et militaire sur le terrain. De nombreux exemples de désertions furent signalés et de nombreux soldats soviétiques se rallièrent à la guérilla. Plusieurs partis de la résistance prênaient une « conversion » de leurs prisonniers et une « réislamisation » des musulmans tombés entre leurs mains⁴¹. Cette politique, si elle n'avait qu'un effet limité sur le conflit afghan, allait cependant peser d'un poids nouveau après les indépendances en Asie centrale. Les « Afghanis » allaient se retrouver au sein des nombreux mouvements islamiques qui allaient émerger après les indépendances de 1991.

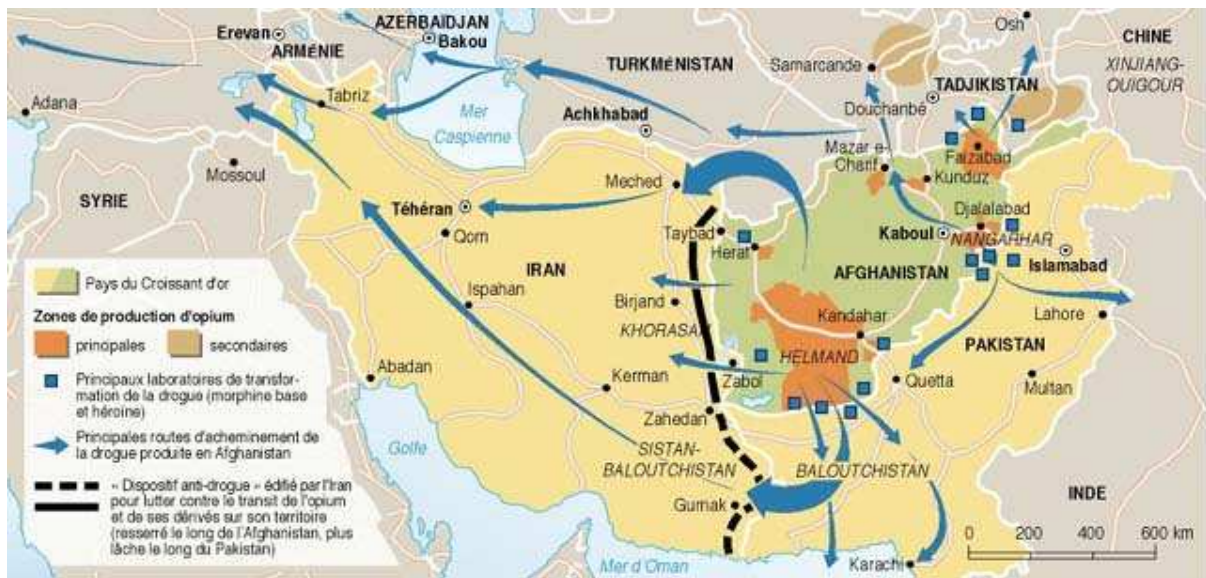
223 – La drogue et les trafics d'armes :

Les dérives mafieuses du conflit vont révéler la véritable nature du monde socialiste en Asie centrale. Les Soviétiques seront victimes de la corruption et des systèmes mafieux qu'il n'ont pas su empêcher de prospérer jusqu'au sein même de l'appareil d'état.

Il y a toujours eu une consommation traditionnelle de drogues « douces » dans la région. Mais ce sont des drogues beaucoup plus sérieuses que les soldats soviétiques vont découvrir sur le théâtre. Avant les combats d'Afghanistan le KGB avait développé des fermes d'Etat secrètes dans lesquelles des Nord-coréens cultivaient le pavot pour obtenir des devises en alimentant les divers circuits qui approvisionnent l'Occident. Après l'invasion, une partie de la production qui

⁴¹ Cf. l'expérience décrite par Christophe de Ponfilly dans *L'étoile du soldat*, Albin Michel, Paris, 2006.

transite par l'Afghanistan est revendue aux troupes soviétiques. Il va alors rapidement apparaître que des militaires, s'appuyant sur les trafiquants locaux, alimentent à la fois les besoins des personnels du contingent mais approvisionnent également les grandes villes de l'URSS, au premier rang desquelles Moscou. Malgré l'exécution de plusieurs officiers impliqués dans de tels trafics, ceux-ci iront désormais croissants. Ils sont en effet devenus le moyen privilégié de financer les combats qui vont se poursuivre dans toute la région après le retrait soviétique.



Sources : *National Drug Control Report 2000*, International Relations Office, Drug Control Headquarters (DCHQ) of the Islamic Republic of Iran ; Observatoire géopolitique des drogues (OGD), *Géopolitique mondiale des drogues 1998/1999, rapport annuel*, Presses universitaires de France, Paris, avril 2000 ; Programme des Nations unies pour le contrôle international des drogues (Pnuidd). PHILIPPE REKACEWICZ

De la même façon, l'effacement des Soviétiques et les indépendances qui suivent vont favoriser le trafic des armements à partir de l'Asie centrale vers les différentes guérillas en lutte pour le pouvoir en Afghanistan⁴². De 1988 à 1992 Moscou a soutenu le régime de Najiboullah. Cette aide militaire très conséquente semble avoir d'abord eu pour objet de rendre tout compromis politique et toute décision militaire impossible pour la résistance. L'objectif des Russes dépassait le simple cadre du régime communiste moribond de Kaboul⁴³. Il visait à alimenter le théâtre en armes de façon à ce que la division règne au sein des différents partis de Peshawar. C'était une voie détournée d'éviter tout risque d'instauration d'une nouvelle république à l'iranienne au sud de l'Asie centrale. Le calcul a fonctionné jusqu'à la prise de Kaboul par les Talibans en 1996.

⁴² Jusqu'en 2003 les deux seigneurs du nord, Rashid Dostum et Mohamed Atta, forts des soutiens respectifs de l'Ouzbékistan et du Tadjikistan, n'ont cessés de se battre pour le contrôle du Badakshan et de ses principaux axes. L'arrivée de Dostum au gouvernement et la pression américaine sur Atta ont apaisé les relations entre les deux hommes et leurs miliciens.

⁴³ Comme en témoigne les destinataires des armements ex-soviétiques : alors que Moscou soutenait le régime communiste, les républiques exportaient des armes le plus souvent selon des critères ethniques. L'Ouzbékistan est ainsi le principal fournisseur de l'Ouzbek afghan Rashid Dostum. Le Tadjikistan a soutenu Massoud dès 1990. Ce soutien à caractère ethnique pousse encore aujourd'hui les chefs de guerre afghans à régler leurs différends par les armes.

23/ Le bilan de l'expédition afghane :

231 – Une population conquise :

Dépêché en Afghanistan en vue d'une brève « opération de libération » et de reprise en main des populations, le corps expéditionnaire soviétique a découvert la guerre révolutionnaire. Pour la première fois l'appareil soviétique va se trouver opposé au type de conflit qu'il avait favorisé partout dans le monde pour contrer l'influence américaine. Surtout, les faits d'armes des moudjahiddines vont séduire les populations centrasiatiques. La solidarité des peuples frères va jouer contre Moscou. Elle va d'autant plus jouer que la guerre sera portée sur le sol même de l'URSS au Tadjikistan et en Ouzbékistan. L'Inter Service Intelligence ⁴⁴ portera la guerre jusque dans les républiques soviétiques. De 1984 à 1987, les rebelles afghans vont multiplier tant les actions militaires que les opérations de propagande s'appuyant sur le Coran. Reprenant l'expression de Churchill, William Casey, chef de la CIA, déclarera que la frontière nord de l'Afghanistan constitue le « ventre mou de l'Union soviétique ». Si l'ISI du général ZIA a espéré un soulèvement populaire à caractère religieux, les Américains sont restés plus prudents. Il fallait absolument éviter une confrontation directe entre les superpuissances ou avec le Pakistan. Par ailleurs et comme le souligne Mohamed Yousaf dans *Le piège à ours*⁴⁵, les Etats-Unis ne voyaient pas non plus favorablement l'émergence d'un nouveau pays soutenant le fondamentalisme religieux. L'adhésion des populations touchées par les moudjahiddines prouve en tout cas que, si l'acquisition de l'Asie centrale s'était faite par la force, elle demeurait également soviétique par la force. La solidarité des Ouzbeks comme des Tadjiks est ainsi demeurée très forte. Yousaf rapporte également le cas de gardes-frontière ouzbeks passés à la résistance. Cette sympathie est relayée par les clans qui vont jouer un rôle crucial dans le soutien apporté à Massoud ou Dostoum durant la guerre civile. Il n'en fut pas de même des Turkmènes qui ne possèdent pas de minorités importantes en Afghanistan. Durant la guerre civile afghane, ils n'accepteront d'ailleurs pas de réfugiés sur leur territoire.

De la même façon, les rivalités ethniques de la scène afghanes trouveront leur soutien en Asie centrale après le départ des Soviétiques. Les nouveaux chefs d'état de la région soutiendront leurs lieutenants dans le conflit. Plus tard et par un étrange retour de l'histoire l'Ouzbékistan et le Tadjikistan feront appel aux chefs de guerre afghans pour les aider à stabiliser leurs propres territoires. L'intervention américaine de 2001 et l'établissement d'une force internationale semblent avoir calmé ces différents interventionnismes hérités de l'expédition soviétique.

⁴⁴ L'ISI fut créé en même temps que le Pakistan ; héritière des services britanniques, elle n'a jamais cessé de soutenir les rebelles afghans face aux Soviétiques. Relais des nombreux pays soutenant l'effort de la résistance, elle est pour une large part responsable de la victoire sur le terrain.

⁴⁵ Mahmoud Yousaf et Mark Adkin, *The bear trap; the defeat of a superpower*, Leo Cooper, Barnsley, 2001, p. 190.

232 – La Russie demeure incontournable :

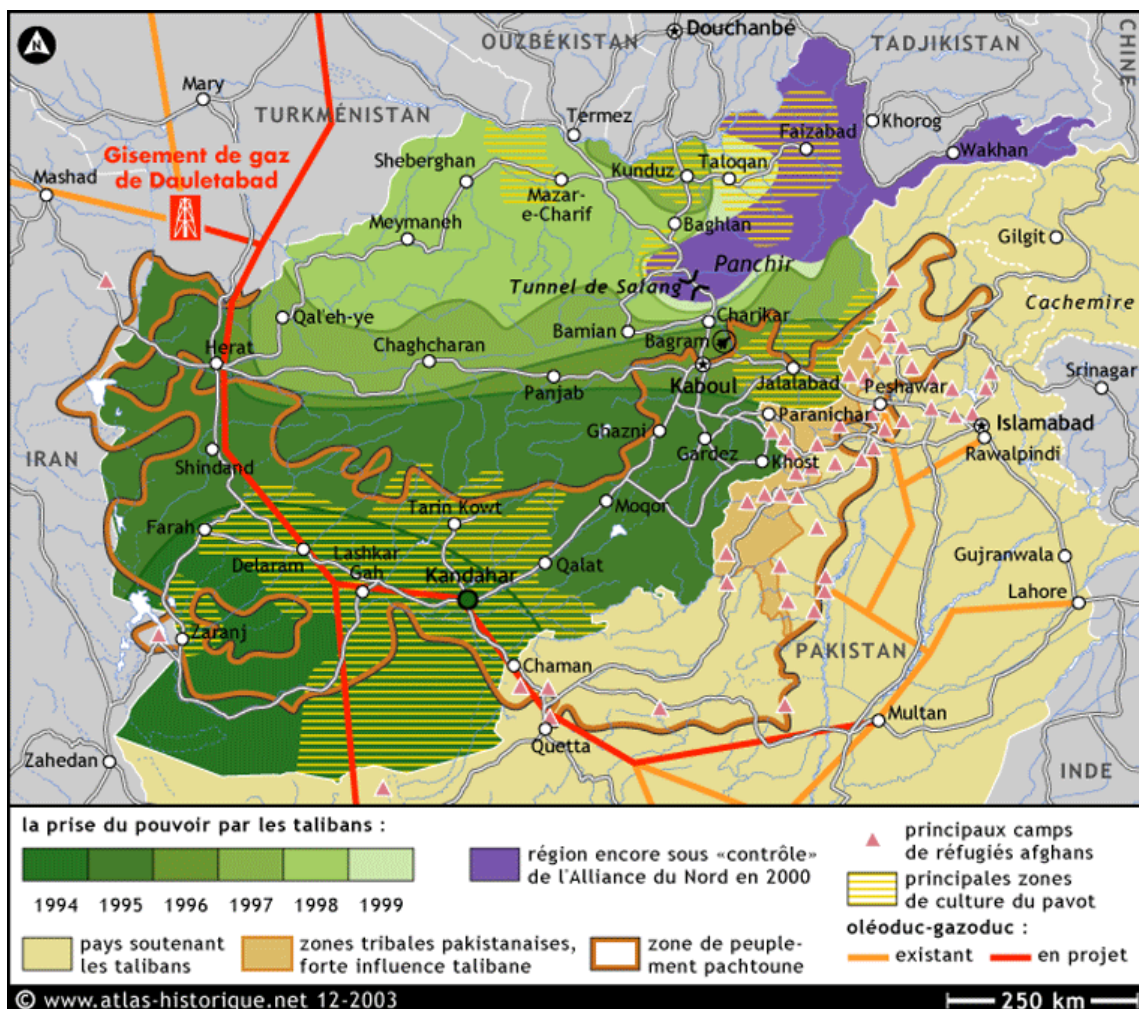
Traumatisée par le conflit, la Russie de Boris Eltsine a voulu oublier l’Afghanistan. Mais le danger représenté par la guerre civile afghane et les agitations internes en Asie centrale vont pousser la diplomatie russe à réoccuper cet espace stratégique : « Nous n’entendons pas assumer la politique d’un régime qui fut si néfaste à notre pays » déclare Andreï Kossyrev à Kaboul en mai 1992 alors que le Tadjikistan s’enfonce dans la guerre. Les troubles opposent directement les islamistes aux partisans de l’ancien chef communiste Rakhmon Nabiev. Comme l’évoque Olivier Roy, voyant s’affronter les intérêts des divers acteurs régionaux, la République tadjike risque d’entraîner avec elle d’autres république d’Asie Centrale⁴⁶. Islam Karimov évoque ainsi la « menace que font peser sur les jeunes Républiques des forces étrangères ». Il nomme ainsi l’héritage le plus dangereux de la défaite soviétique en Afghanistan : le sentiment que l’Islam fut capable de vaincre la plus puissante armée du monde et permet à ce titre des rêves inespérés. Ces « forces étrangères » ne sont que les islamistes locaux, impressionnés par les Moudjahiddines et qui partent désormais se battre contre le régime de Najibullah. Les chefs d’Etat de la région ne seront pas longs avant de demander l’intervention d’une « puissance gendarme », en l’occurrence la Russie qui a conservé l’essentiel de ses anciennes bases dans la zone. Au Tadjikistan, la 201^{ème} division est rapidement renforcée. Les Russes n’ignorent pas les conséquences de la déstabilisation d’une zone qui demeure un glacis sécuritaire, même s’il s’est déplacé plus au nord. La guerre en Afghanistan comme au Tadjikistan fait peser le risque d’un éclatement interne et une redéfinition territoriale calquée sur celle des ethnies. Celle-ci conduirait inmanquablement à un conflit généralisé dans la région. Face à ce danger, la Russie, la Chine et les Etats-Unis ont poussé au maintien des structures existantes et prôné une aide économique renforcée aux cinq Républiques ex-soviétiques. D’autant qu’à la même époque, le danger se fait également sentir chez les Musulmans de Russie, en particulier dans le Caucase. Staline avait déporté par dizaines de milliers les Tchétchènes et les Daghestanais qui rêvent désormais d’un retour au pays, forts de rêves d’indépendance.

Le Grand Jeu prenant une nouvelle forme, il devenait indispensable de réintroduire une puissance dominante pour contraindre les appétits des acteurs régionaux. La Russie n’aura cependant pas les moyens de faire face seule aux contradictions internes des Républiques et à l’offensive victorieuse des Talibans. Tout au plus va-t-elle multiplier les partenariats sécuritaires qui visent surtout à protéger les réserves énergétiques indispensables à son redressement économique. C’est l’intervention américaine de 2001 et l’arrivée d’une force internationale qui supprimeront pour un temps cette menace.

⁴⁶ Olivier ROY, «Tadjikistan : structures d’un conflit», in *Cemoti*, n° 19 ; <http://cemoti.revues.org>.

III/ L'AFGHANISTAN DES TALIBANS :

L'arrivée au pouvoir des Talibans en 1996 a été immédiatement ressentie par les chefs d'Etat de la région comme le principal facteur d'instabilité menaçant les fondements même de leur régime. La porosité des frontières, la crise socio-économique et identitaire des cinq républiques et la faiblesse de leurs appareils sécuritaires risquent de faire basculer l'ensemble de la région dans la guerre. La progression de l'idéologie des Talibans se déroule parallèlement à celle du Pakistan qui les soutient et pose clairement le problème du terrorisme transfrontalier lié à l'essor du militantisme islamique⁴⁷. Elle pose par défaut la question du soutien militaire et politique au commandant Massoud qui dilue l'espace frontalier au profit de la solidarité ethnique. Par ailleurs, devant la menace afghane et profitant de la crise tadjike de 1992 à 1997, l'Ouzbékistan va s'affirmer comme la puissance qui compte en Asie centrale. Enfin, la conjugaison de ces instabilités va pousser Moscou à réinvestir l'espace centrasiatique.



La prise du pouvoir par les talibans, 1994-1999

⁴⁷ Islam Karimov a échappé à plusieurs attentats attribués au MOI ; le Tadjikistan a expérimenté la lutte contre les rebelles islamistes et leurs méthodes à caractère terroriste durant la guerre civile.

31/ La faillite des tanzims :

311 – La crise tadjike et le rôle afghan :

Au lendemain de leur indépendance, les républiques d'Asie centrale voient les anciennes nomenklaturas communistes prendre le pouvoir. Ces dirigeants, très impliqués dans divers trafics et alliances claniques furent soutenus par Moscou parce qu'ils étaient censés tenir fermement leurs régions. Les raisons russes de ce soutien s'expliquent par la nécessaire sécurisation des approvisionnements énergétiques de la Russie, la protection des 25 millions de Russes installés en Asie centrale et la crainte de l'expansionnisme islamiste. Les faits allaient donner raison au Kremlin lorsqu'il devint évident que la crise afghane avait des répercussions au Tadjikistan. En mars 1992, le président Nabiev est contraint d'inclure des membres de l'opposition islamiste dans son gouvernement. En réaction, peut-être encouragé par l'Ouzbékistan et Moscou, Imam Ali Ramanov, nouveau premier secrétaire du PC tadjik arme secrètement le clan des Koulyabis pour attaquer la région de Kourgan-Tioubé. Le conflit, nourri par les ancestrales rivalités tribales et ethniques, tire rapidement le pays vers la guerre civile. Devant la dégradation de la situation, les Russes et les Ouzbeks intensifient leur soutien à Ramanov. En novembre 1992 des troupes russes, ouzbeks et kazakhes interviennent pour « rétablir la paix » et forcent les démocrates comme les islamistes à se réfugier en Afghanistan et dans le Pamir. Ramanov devint de fait le nouveau président. Moscou justifia l'intervention par « la multiplication des ingérences extérieures nuisibles », référence explicite aux moudjahiddines⁴⁸.

En intervenant en 1992 les Russes voulaient éviter que le parti de la renaissance islamique (PRI) n'installe une république « à l'iranienne ». Mais la crainte était encore plus grande que le Tadjikistan ne soit happé par l'Afghanistan voisin où, à cette époque, les deux principaux hommes forts du gouvernement étaient tadjiks : Borhanouddine Rabbani, chef provisoire de l'état et Ahmad Shah Massoud, ministre de la défense⁴⁹. Il n'était donc pas question de laisser s'installer dans « l'étranger proche » une république islamiste.

312 – La « syndrome afghan » pousse la Russie à devenir le gendarme de la CEI :

Dès 1993 le gouvernement Rabbani joue la conciliation avec Douchanbé. Les Tadjiks acceptent les bons offices afghans largement encouragés à la suite de la visite du ministre russe

⁴⁸ Dans une note adressée à l'ONU le 12 janvier 1995 Douchanbé justifie ainsi l'intervention des Russes : « Sur le plan juridique, la présence de soldats russes chargés de la garde des frontières au Tadjikistan découle de l'accord relatif au statut de l'armée des frontières de la Fédération de Russie [...] les soldats russes des frontières coupent court à toute tentative visant à violer la frontière et à faire passer des armes et des stupéfiants et ils arrêtent les individus qui ont violé ou tenté de violer la frontière, qu'il s'agisse ou non d'opposants au gouvernement tadjik. »

⁴⁹ Dans un article de 1995, Myriam Gaume évoque l'accueil fait aux Tadjiks dans le nord de l'Afghanistan et le véritable soutien dont ils peuvent bénéficier. Myriam Gaume, *Le Monde diplomatique*, juillet 1995 sur <http://www.monde-diplomatique.fr/1995/07/GAUME>

des affaires étrangères à Kaboul en mars de la même année : en échange de l'intervention afghane dans la résolution du conflit tadjik, Moscou augmentait son aide financière et militaire aux moudjahiddines. Mais l'action conciliatrice du pouvoir kabouli, si elle a été réelle, n'a pas aboutie au résultat escompté. D'abord parce que les résistants tadjiks réfugiés en Afghanistan trouvaient le soutien nécessaire pour leurs opérations au Tadjikistan, ensuite parce que les Russes et les Ouzbeks, soucieux d'étendre leur influence sur le pays, ont entretenu un jeu douteux avec le pouvoir qui ne favorisa pas l'apaisement, enfin parce que les Afghans furent incapables de faire cesser la guerre civile à l'intérieur de leurs propres frontières.

Les évènements au Tadjikistan vont attiser le « syndrome afghan ». L'intervention des chars russes à Grozny en décembre 1994 est révélateur et rappelle étrangement l'engagement du corps expéditionnaire quinze ans plus tôt. L'intervention russe en Tchétchénie révèle un changement de stratégie au regard des expériences tadjike et afghane : la Fédération de Russie, héritière de l'empire conquis par la force et la ruse sur son flanc sud avait été contrainte d'abandonner certains territoires ; elle n'était pas prête, en revanche, à voir ses propres frontières changer : cela aurait pu signifier un second démembrement après celui de l'URSS. L'Islam et les succès répétés de groupes fondamentalistes aux visions nationales voire transnationales étaient par trop dangereux pour la stabilité de la région. Ainsi lors d'un colloque à Paris en 1993 un diplomate russe déclara : « Au sujet des conflits dans les républiques, la Russie doit pouvoir jouer le rôle de pacificatrice, rôle qu'elle voudrait voir internationalement reconnu et financé⁵⁰. » En 1992, témoignant d'une certaine convergence de vue, Manfred Woerner, alors secrétaire général de l'OTAN, déclarait que « l'extension du fondamentalisme islamique en Asie centrale est un danger pour la sécurité de l'OTAN »⁵¹. Aussi l'intervention russe au Tadjikistan n'est-elle condamnée par personne. L'Occident comme les républiques d'Asie centrale sont trop conscient de la nécessaire isolation du turbulent voisin afghan.

313 – L'échec des Moudjahiddines :

En 1990 les partis de la résistance ou *tanzims* pensaient que la victoire était acquise. Pourtant, le régime de Najibullah allait encore survivre deux ans. L'aide russe au régime communiste afghan, alors même que les Américains cessent quasiment tout soutien à la résistance, s'explique par le calcul délibéré de maintenir le pays dans un état de division tel que tout règlement pacifique sera rendu impossible. Et par là même l'établissement de tout état islamique stable. Les quantités d'armes arrivant tant de Russie que des ex-républiques soviétiques soutenant leurs dauphins selon des critères ethniques vont ainsi entretenir la guerre pour de nombreuses années. Ce soutien continuera même après 1992 et l'exécution de

⁵⁰ Assem Akram, *Histoire de la guerre d'Afghanistan*, Balland, Paris, 1996.

⁵¹ Cité par Boris Eisenbaum, in *Guerres en Asie centrale*, op. cit p16.

Najibullah. Il s'illustre parfaitement dans l'un des multiples retournements du leader ouzbek Rashid Dostoum qui, fort du soutien d'Islam Karimov, abandonne le président afghan et provoque la chute de ce dernier.

Cette attitude ne fait que confirmer une évidence avant même la fin du régime communiste : les partis de la résistance ne sauront pas faire la paix. Les républiques centrasiatiques qui s'étaient rapprochés des différentes mouvances des *tanzims* vont chercher à jouer leurs propres cartes dans le jeu afghan soutenant leurs lieutenants dans les luttes interethniques qui déchirent désormais ouvertement les chefs Afghans. La lutte pour Kaboul de 1992 à 1994 entre Massoud et Hekmatyar est symbolique de cette entente impossible. Parallèlement, en raison de leur incapacité à rétablir un pouvoir central, le règne des « seigneurs de guerre » va rythmer la vie des provinces, en particulier dans les provinces du nord et de l'ouest. Les affrontements fratricides entretenus par les alliés du nord comme par les services pakistanais ne prendront fin que lorsque les Talibans, bouleversant tout sur leur passage, s'imposeront sur presque tout le pays. La nouvelle menace qu'ils vont faire peser sur les frontières sud des républiques centrasiatiques va obliger les Russes à redéfinir leur position dans la région.

32/ Nouveaux acteurs et nouvelles ambitions :

321 – Le Pakistan confirme son intérêt dans le « Grand jeu » :

Comme le montre Assem Akram⁵², le Pakistan de Benazir Butho a largement permis aux Talibans de s'emparer de la plus grande partie de l'Afghanistan grâce à son soutien militaire. Mais ce sont surtout les écoles déobandis des zones tribales qui leur ont donné la foi dans leur combat et la volonté de rétablir le califat. C'est là le réel danger que représente la mouvance islamiste du mollah Omar pour ses voisins du nord. Pour les Pakistanais la guerre sainte contre les communistes devait se poursuivre jusqu'en Asie centrale. Dès 1984, l'ISI, la CIA et les rebelles afghans conduisent des opérations en territoire soviétique. Le soutien au jihad jusqu'en Asie centrale participe aussi de la politique pakistanaise d'isolation de l'Inde : en étendant la zone d'influence des mouvements islamistes du Cachemire Indien aux anciennes républiques d'Asie centrale, le Pakistan cherche à affaiblir son voisin devenu puissance nucléaire. Cependant, le retrait américain de la zone au début des années 1990 et le départ des troupes russes de la région pousse les Républiques dans des crises internes qui ne permettent plus au Pakistan d'asseoir son influence plus au nord. Dès lors, Islamabad intervient indirectement sur la scène afghane sur la base d'un calcul simple : mieux vaut un Etat instable à caractère islamiste au nord qu'un Etat solidement installé qui pourrait avoir des prétentions territoriales sur les zones tribales, berceau des clans pashtouns. Jusqu'en 2001 et l'acceptation par les mouvements de la résistance afghane, sous la pression américaine, de la reconnaissance de la

⁵² Akram Assem, *Histoire de la guerre d'Afghanistan*, op. cit. p30.

ligne Durand et de la non intervention des Afghans dans ses affaires internes, le Pakistan aura donc soutenu le régime de Kandahar⁵³.

Cette politique pakistanaise en Afghanistan participe également d'une action globale destinée à contrer l'influence indienne dans le sous-continent. L'intervention américaine de 2001 et l'installation de bases américaines en Asie centrale auront rassuré New Delhi qui voyait avec inquiétude se développer des mouvements fondamentalistes pouvant transformer les anciennes républiques soviétiques en Etats islamistes. Le gouvernement indien a toujours affirmé son soutien au maintien des troupes russes dans la région et au renforcement de son partenariat militaire avec Moscou. Après la chute des Talibans, l'Inde s'investira directement dans la reconstruction de l'Afghanistan afin de ne pas laisser les Pakistanais seuls sur la scène afghane.

322 – Le Tadjikistan : entre soutien à la résistance tadjike et guerre civile :



Durant les opérations du corps expéditionnaire soviétique la résistance afghane a donc pu trouver un certain soutien au Tadjikistan. Mais c'est surtout avec la prise du pouvoir par les Talibans puis le reflux des différentes factions de la résistance vers le nord que le pays va devenir une véritable base arrière pour les Moudjahiddines, particulièrement les Tadjiks du commandant Massoud. En cela on retrouve une constante dans la

région : l'ouverture des frontières qui a toujours permis aux chefs tribaux de trouver un refuge lorsqu'ils étaient menacés chez eux. Mais ici le phénomène va rapidement devenir lourd de dangers. En effet, la dilution de la frontière révèle qu'il y a bien davantage de Tadjiks en Afghanistan qu'au Tadjikistan. La légende du « Lion du Panjshir », soutenu militairement par Moscou contre les intégristes de Kaboul va créer un réel problème identitaire, en particulier durant la guerre civile qui frappe le pays de 1992 à 1997. A cette occasion Massoud prendra parti contre le gouvernement de Douchanbe aux côtés du Parti de la Renaissance Islamiste. Celui-ci lui assurait l'ouverture de ses voies d'approvisionnement à partir de la Chine ou de la

⁵³ Cette rivalité Inde – Pakistan par conflit afghan interposé se prolonge encore aujourd'hui comme en témoigne la lutte d'influence qui a vu s'opposer les deux pays pour la formation des officiers de l'armée afghane de tous grades et de tous niveaux. Par prudence et sous la très forte pression américaine, Kaboul a finalement confié la formation de ses élites militaires aux pays occidentaux.

Russie. En échange il trouvait refuge dans le Pamir et en Afghanistan aux côtés des milices de Massoud. Parallèlement, la situation instable et le grand dénuement dans lequel vivent les Tadjiks⁵⁴ provoquent un développement phénoménal des trafics en tous genre : celui des pierres précieuses qui finance en parti la guérilla de Massoud, celui de la drogue qui soutien pour une bonne part les milices ouzbeks et les Talibans⁵⁵, celui des armes qui va permettre aux chefs de guerre d'entretenir des milices personnelles...

La guerre civile au Tadjikistan cesse réellement avec les élections de 2000. Cette date correspond à la poussée militaire des Talibans vers le nord. Après avoir défait Ismail Khan dans l'Ouest et Rashid Dostum dans le nord, il ne reste plus guère que les troupes de Massoud pour s'opposer au mollah Omar. Le président tadjik Rahmonov, malgré le risque que fait courir la présence des talibans sur ses frontières, va soutenir Massoud et mettre à sa disposition la base aérienne de Khouliab. Le soutien logistique russe et iranien va également s'accélérer. Comme le souligne Ahmed Rashid, le Tadjikistan est devenu à cette époque la clé de la stabilité dans la région. Mais à la différence des Russes, les Occidentaux ne semblent pas réaliser le danger que font peser les étudiants en religion et les troupes arabes qui soutiennent le califat d'Afghanistan. Les attentats contre les ambassades américaines en Afrique avaient raisonné comme un coup de tonnerre sans suite. Ce n'est qu'au printemps 2001 que les officiels américains comprennent vraiment l'importance du Tadjikistan dans la lutte qui se joue sur les frontières sud du pays⁵⁶. L'aide militaire qui existait à très faible échelle va sensiblement augmenter. Après les attentats du 11 septembre les Etats-Unis s'installeront dans le pays afin de mener des opérations en Afghanistan. Ils vont par ailleurs développer les aides économiques et techniques afin de conduire parallèlement au processus sécuritaire un processus économique. Il apparaît évident que c'est là le seul soutien efficace dans la lutte contre l'extrémisme islamiste qui, jusqu'à cette époque ne séduisait guère les populations de la jeune république.

323 – L'Ouzbékistan, nouvelle puissance régionale :

L'Ouzbékistan est le cœur de l'Islam en Asie centrale comme en témoignent les villes mythiques que sont Boukhara et Samarkand ou encore la très agitée vallée de la Ferghana. Les Soviétiques ont fait de la capitale une ville moderne. Le territoire ouzbek est devenu une véritable usine d'armement et la plus grande base industrielle fondée sur le coton dans la région. L'homogénéité ethnique du pays est un gage de stabilité et permet à Islam Karimov de bénéficier d'une forte influence sur les deux millions d'Ouzbeks afghans. Il soutiendra ainsi Dostum lorsque ce dernier avancera le projet de créer une province autonome ouzbek dans le

⁵⁴ En 1999, selon l'ONU, 60% de la population de moins de 30 ans est au chômage.

⁵⁵ L'ONU estime que le trafic de drogue en provenance d'Afghanistan et transitant par le Tadjikistan a été multiplié par 10 de 2000 à 2001.

⁵⁶ Le général Tommy Franks, chef d'USCENTCOM (UC Central Command), effectuera ainsi un voyage à Douchanbe en mai 2001.

nord de l'Afghanistan après la chute de Najibullah en 1992. Karimov joue également sur l'ethnie ouzbek du Tadjikistan qui représente le quart de la population tadjike. La crise économique et le chômage qui touche un jeune de moins de trente ans sur trois et 80% de la population de la Ferghana favorisent le renouveau de l'Islam radical dans le pays. Le danger représenté par les Talibans, en particulier après la défaite des milices de Dostoum en 1996, va pousser Karimov à chercher de nouveaux partenaires. Le pays va renforcer sa place de leader dans la région. Il possède d'ailleurs les seules forces armées qui comptent. Il sera favorisé par les Etats-Unis qui veulent limiter l'influence des nouveaux maîtres de Kaboul et isoler l'Iran. Il intègrera le Partenariat pour la paix en 1998. Parallèlement, il soutiendra le gouvernement tadjik contre les fondamentalistes lors de la guerre civile. La conclusion de celle-ci provoque un véritable malaise en Ouzbékistan où il semble qu'un gouvernement multipartite associant les mouvances fondamentalistes puisse exister. L'arrivée des Talibans sur la frontière, enfin, donne un nouvel élan au Mouvement islamique d'Ouzbékistan. L'attentat de 1999 contre le président ouzbek est suivi d'une vague de répression à l'encontre de ceux que le pouvoir qualifie de « wahhabites ». Le terme englobe aussi bien ceux qui revendiquent un rôle nouveau pour l'Islam que ceux qui se sont lancés dans le militantisme islamiste. Le MIO recrute dans toute l'Asie centrale et même en Tchétchénie. Il a établi des liens étroits avec Ben Laden et les Talibans qui lui offrent financements, camps d'entraînement et armes. Influencé par les nombreux prédicateurs saoudiens, il estime devoir poursuivre partout la guerre sainte. C'est ainsi que, refusant les accords de paix en 1997 au Tadjikistan, il poursuit avec ses anciens alliés le jihad dans le pays, mais aussi en Afghanistan et en Ouzbékistan. Lors des affrontements qui l'ont opposé aux milices de Massoud, Namangani, le chef du MIO, a développé une véritable politique et des discours anti-tadjiks. La guerre sainte a ainsi pris des accents interethniques. Placé sur la liste des mouvements terroristes, le MIO semble avoir été très durement touché par la campagne aérienne des Américains en 2001 et Namangani a probablement disparu dans les combats au nord de l'Afghanistan. Le MIO est cependant représentatif de ces groupes de prédication et de combat qui peuvent bénéficier de l'absence de frontières dans une région fortement frappée par les crises économiques, sociales, religieuses ou identitaires.

33/ Les Talibans et l'Asie centrale :

331 – Le projet de « grand califat » : Une nouvelle idéologie au pouvoir en Asie centrale :

Pour comprendre les Talibans il faut se pencher plus précisément sur la nouvelle idéologie de l'islam radical, le salafisme djihadiste et déobandis. Elle se réclame d'une interprétation rigoriste des textes sacrés musulmans selon la tradition saoudienne (salafisme) ; elle s'en distingue cependant en prônant la lutte armée (djihadisme) contre tous les régimes impies. C'est en Afghanistan que naît cette nouvelle idéologie de l'islamisme. Cette référence exclusive au

djihad, chère à Ben Laden, se substitue à la prédication religieuse, au travail politique et à la mobilisation sociale. En légitimant le recours à la violence, le djihad des Talibans vise au bouleversement de l'ordre public et à l'instauration d'un califat à vocation internationaliste. Les buts de cette nouvelle guerre officiellement déclarée sont clairs : prendre le contrôle de l'immense région qui va de l'Afghanistan au Caucase et du Pakistan jusqu'aux républiques musulmanes de l'ex-URSS au nom d'Allah. Dans ce cadre l'agitation des nouvelles républiques d'Asie centrale doit permettre l'expansion du califat.

Pour les Talibans c'est en effet de l'Asie centrale que l'Islam se lancera à sa propre conquête ; c'est de cet « arc géographique de la violence »⁵⁷ que les guerriers du Prophète déferont les Etats musulmans dirigés par des apostats. Jusqu'en 2001 et avec un certain succès, Ben Laden opère en Asie centrale comme s'il s'inspirait d'Halford Mackinder qui voyait la clef du succès géopolitique dans la conquête du « pivot du monde ». Une fois que les mouvements islamistes contrôleront toute la zone allant de la mer d'Arabie à la Caspienne, ils pourront s'attacher dans un second temps à restaurer le Califat. Le soutien accordé par les Talibans à certains mouvements fondamentalistes en Asie centrale s'explique parfaitement. D'autant qu'il va dans le sens des intérêts pakistanais dans la région et qu'il bénéficie du manque de coordination aux frontières entre les républiques.

La montée de l'intégrisme musulman a débordé les frontières afghanes et s'est étendu jusqu'en Ouzbékistan, au Tadjikistan et au Kirghizistan. La Ferghana est redevenue le centre spirituel et militant des activistes islamistes. Ces anciennes républiques soviétiques, avec leurs populations musulmanes sunnites et la pauvreté endémique qui y règne, constituent un terreau particulièrement fertile à l'éclosion de mouvements intégristes.

Parmi ces groupes terroristes les plus actifs, le Mouvement Islamique d'Ouzbékistan (MIO) fut l'un des plus dangereux. Composé d'environ un millier de combattants, le mouvement a juré publiquement de renverser les pouvoirs en place et de les remplacer par des gouvernements religieux.

La déstabilisation provoquée par les talibans et leurs alliés a engendré une forte polarisation des États en Asie centrale : le Pakistan et l'Arabie Saoudite soutenaient les talibans et les mouvements intégristes musulmans tandis que la Chine, la Russie, l'Iran, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Kirghizistan renforçaient l'Alliance du Nord.

332 – Le piège de la répression : une période faste pour les mouvements islamistes :

En menant des attentats et des attaques terroristes depuis le sol afghan ou la Ferghana en Asie centrale, les fondamentalistes engendrent une répression musclée de la part des pouvoirs en place contre les populations musulmanes qu'Islam Karimov qualifie le plus souvent de

⁵⁷ L'expression est de Zbigniew Brzezinski, dans *Le grand échiquier ; l'Amérique et le reste du monde*, Hachette, collection Pluriel, Paris, 2000.

« wahhabites ». Cette répression entraîne une montée de sympathie des opprimés à l'égard des groupes fondamentalistes. Le MIO a ainsi parfaitement su jouer de la situation en soutenant par ailleurs financièrement les victimes de Karimov avec les fonds de Ben Laden. Un effet pervers qui oblige ensuite les gouvernements en place à resserrer davantage leurs mesures répressives. Comme souvent proclamé par le MIO en Ouzbekistan ou le Hezb Ut Tahrir au Tadjikistan, cette spirale sans fin devait finir par l'effondrement du régime visé, laissant alors le champ libre aux islamistes pour l'extension du califat. Une sorte de jeu de dominos à la Kissinger.

Les risques politiques d'explosion auront été bien réels. Cependant, si l'on excepte le Tadjikistan qui a connu une véritable guerre civile, les pays d'Asie centrale sont malgré tout restés assez calmes. Mais la paix intérieure est obtenue au moyen de régimes politiques autoritaires, qui répriment toute velléité de dissidence. Karimov ne parviendra pourtant pas à empêcher une vague d'attentats dans la capitale en février 1999. Avec la pression des Talibans renforcés d'islamistes kirghizes ou tadjiks sur les frontières ouzbeks et tadjikes en 1996, la menace est forte pour les républiques. Dostoum, le protégé des Ouzbeks, a perdu ses fiefs du nord et a dû se réfugier en Turquie. Massoud, vaincu dans la Chamali et isolé dans le Pandjshir ne maîtrise plus que le Badakhshan. Dans ce contexte, l'Ouzbékistan, seul pays à disposer d'un réel potentiel militaire et soutenu par Moscou, est considéré par les stratèges comme le "gendarme" de la région. Les ex républiques soviétiques vont par ailleurs faire l'objet de pressions des grandes puissances, en particulier de la Russie. S'efforçant de reconquérir le terrain perdu depuis l'éclatement de l'URSS, Vladimir Poutine va pousser à un retour en force de l'ancienne puissance tutélaire. Lors du forum de Douchanbé qui réunit le « groupe de Shanghai » (Russie, Chine, Tadjikistan, Kirghizstan et Kazakhstan) les 5 et 6 juillet 2000, Moscou a accru ses commandes en matière énergétique, mais a également retrouvé sa prépondérance sur le terrain sécuritaire, notamment en renforçant son implantation militaire à la frontière entre le Tadjikistan et l'Afghanistan. Il est par ailleurs intéressant de noter, à la même époque, l'apparition dans la nouvelle doctrine militaire russe du possible emploi d'armes nucléaires tactiques dans la guerre contre des menaces non étatiques... Le signal était fort. Au regard de l'attitude des talibans en 2001, il n'est pas évident qu'il aurait été entendu par les maîtres de Kaboul.

Pour leur part, les Talibans vont proposer aide et assistance aux mouvements qui tentent d'instaurer des régimes fondamentalistes en Asie centrale. Le chef du MIO, Djuma Namangani, se verra offrir des camps d'entraînement au nord de Faizabad. Il sera armé par le mollah Omar et financé Ben Laden. Tué dès les premières frappes américaines d'octobre 2001, son mouvement est quasiment éliminé. Dans l'intervalle il aura fait pesé un réel danger sur la région, poussant les centrasiatiques à une méfiance mutuelle entretenue par les fréquentes

incursions du MIO dans tous les pays. La conséquence en fut une surprotection des frontières entre le Tadjikistan, le Kirghizstan et l'Ouzbékistan.

323 – Le « suicide des talibans » a-t-il fait des émules ?

En 2001 les talibans ont donc choisi d'affronter les Occidentaux plutôt que de remettre Ben Laden et ses lieutenants aux Américains. Leur tort fut sans doute de penser qu'ils trouveraient dans l'Arabie Saoudite et le Pakistan un soutien international. Mais les Saoudiens, en position difficile depuis les attentats du 11 septembre ne purent cautionner les agissements de Ben Laden et les Pakistanais abandonnèrent leurs protégés en échange de fortes compensations américaines. Le tort des occidentaux comme celui des Russes ou des Chinois fut de croire que les talibans se battaient pour le pouvoir. Ce sont avant tout des fondamentalistes qui veulent islamiser les mœurs, la justice et les êtres humains. C'est ce qui explique qu'ils s'intéressent tant au comportement des gens dans la vie quotidienne. Peu importe la forme de l'état à condition qu'elle se plie à la loi divine. Il n'était pas question, dès lors, de faire des concessions sur l'avenir du califat face aux Américains en 2001.

Le succès des taliban à partir de 1994 pousse à l'action d'autres mouvements en Asie centrale. Outre le MIO, un parti panislamique très discret se répand en Ouzbékistan, au Tadjikistan et au Kirghizstan : le Hezb Ut Tahrir (HUT). Il rêve de rétablir le califat originel et d'un retour à l'âge d'or de la période des conquêtes musulmanes. À partir de l'Asie centrale, le HUT imagine faire tache d'huile vers le reste de la région. Comme le note Ahmed Rashid⁵⁸, sa croissance est spectaculaire et reste une source d'inquiétude en raison de son caractère secret et sa remarquable organisation. Comme les talibans il a opté pour un gouvernement islamique sans tenir compte des traditions d'Asie centrale. Il s'oppose ainsi au soufisme qu'il juge hérétique. Il a été fermement réprimé par le président Karimov en 1998. Face à la menace qu'il fait peser sur le Tadjikistan, le président Ramonov a chargé le PRI de prêches islamiques dans le nord du Pays et dans la Ferghana. Le mouvement, s'il approuvait la politique des talibans, n'aurait en échange jamais reçu de soutien financier. Cependant, alors que la campagne afghane de 2001 se déroulait sur le sol afghan, la répression contre le HUT s'est fortement intensifiée. Cette répression sans discernement, conduite parallèlement à l'installation de bases américaines en Asie centrale pourrait radicaliser les populations face à leurs dirigeants respectifs. Si les dirigeants centrasiatiques ne modifient pas les règles du pouvoir, l'avenir des peuples d'Asie centrale pourrait fort bien ressembler au passé du peuple afghan.

⁵⁸ Ahmed Rashid, *Asie centrale, champ de guerre*, op. cit., p30.

CONCLUSION :

L'avenir de l'Afghanistan conditionnera celui de l'Asie centrale

La politique américaine en Irak et la volonté de Washington de placer l'Irak au ban des nations complexifient encore davantage la donne en Asie centrale. En effet, dès 2001 le jeu de Téhéran en Afghanistan s'oppose aux actions de la coalition menée par les Etats-Unis. En soutenant Ismail Khan dans l'ouest afghan et en favorisant ses projets économiques régionaux, il favorise la division clanique que les Occidentaux cherchent à éviter à tout prix. En laissant transiter les groupes de rebelles islamistes par la région du Helmand iranien, ils diluent l'action d'Enduring Freedom sur des étendues incontrôlables et rendent les opérations beaucoup plus difficiles. Il s'agit certes d'un soutien contre nature au profit des anciens maîtres du régime afghan. De la même façon la fourniture d'armes et d'explosifs aux rebelles afghans qui interviennent à partir des camps de réfugiés est souvent évoquée sur le théâtre. Il semblerait que Téhéran cherche à préserver son glacis face au Pakistan, mais également à affaiblir la puissance militaire américaine déployée à l'ouest de ses frontières. Afin d'éviter un encerclement complet et une possible action armée à son encontre, l'Irak a intérêt à contrer toute intrusion américaine en Asie centrale.

L'intervention américaine en Irak fut également source d'instabilité pour l'ensemble de la région. En 2003, lassé par un quart de siècle de guerres incessantes, les populations afghanes n'étaient pas prêtes à s'engager d'une manière ou d'une autre dans le conflit qui démarrait sur les rives de l'Euphrate. Quatre ans plus tard, force est de reconnaître que c'est ce conflit qui a rejoint l'Afghanistan. Les attentats suicides dans les grandes villes afghanes se sont multipliés. L'*irakisation* du théâtre afghan est incontestable. Le martyr était exceptionnel dans la région si l'on excepte les prédications de quelques déobandis exaltés. Certes ces attaques sont le plus souvent menées par des Arabes ou des Pakistanais. Mais la misère ambiante pousse également à l'action des hommes désœuvrés auxquels on promet une vie meilleure. Ces actions ne semblent pas s'être enracinées en Asie centrale. Mais le Tadjikistan et l'Ouzbékistan ont déjà servi de base arrière à des opérations de ce type conduites sur le territoire afghan⁵⁹. L'Irak est ainsi devenu pour de nombreux chefs radicaux le moyen de propager le jihad vers l'est et le nord car dans ces directions, il trouve de nombreux relais et des zones d'action favorisées par la géographie et la misère sociale.

Cette interaction ethnique explique aussi pourquoi un échec des Occidentaux en Afghanistan aurait des conséquences en chaîne sur l'Asie centrale. Frustrés de n'avoir pas su retrouver des

⁵⁹ A l'automne 2005 à Mazar e Sharif et à Kunduz la coalition a du faire face à ce type d'attentat vraisemblablement préparés ou relayés par des bases logistiques au Tadjikistan et dirigées depuis le Pakistan.

niveaux de vie et des perspectives d'avenir meilleures, ces peuples se laisseraient facilement tenter par l'aventure islamiste qui aurait su, pour la seconde fois en une vie d'homme, défaire la plus puissante machine militaire du monde. Ce sentiment de puissance par défaut se conjuguerait alors tout naturellement avec les succès enregistrés par la rébellion en Irak ou la capacité de l'Iran qui, tel David, affronterait avec succès le Goliath occidental. Cet esprit de résistance par l'Islam, souvent condition ultime de survie pour les Afghans, ne doit pas être négligé. Il doit d'autant moins être négligé qu'il a incontestablement séduit les populations d'Asie centrale. Jalili et Kellner⁶⁰ soulignent ainsi le comportement suicidaire des Talibans dans leur gestion de la crise du 11 septembre : ils ont préféré la destruction en soutenant le terrorisme islamiste plutôt que de livrer Ben Laden. C'est peut-être là que se situe la clé du nouveau Grand Jeu en Asie centrale. Au-delà des intérêts propres des différentes puissances, il faudra désormais compter, en Afghanistan comme dans les républiques d'Asie centrale, de cet acteur à part entière que représente ce mélange original de religion, d'atavismes ethniques, de traditions claniques et les héritages de sociétés enracinées dans un passé archaïque. Comme les Soviétiques avant eux, les Occidentaux ont, depuis 2001, négligé des comportements qui leur apparaissent le plus souvent irrationnels. D'autant qu'ils relèvent, chez les peuples d'Asie centrale, d'une logique inconsciente de puissance qui n'est pas sans rappeler certains épisodes de la période dorée des conquêtes arabes⁶¹.

⁶⁰ Op. cit. p. 6.

⁶¹ Le souvenir de la bataille de Thalys est resté vivace dans la région. Symbole de l'imposition de l'Islam des premiers temps, la bataille de Thalys évoque dans l'imaginaire la bravoure de combattants portés par un Dieu qu'ils honorent par leur comportement.

ANNEXE 1

AL AFGHANI

Djama Al Din Al Afghani (1837-1897) va avoir une influence capitale en Asie centrale. Al Afghani est né dans la province de Kunar à l'est de l'Afghanistan et fit ses études à Kaboul. Après avoir été proche des cercles du pouvoir, il quitte la capitale afghane pour le Caire où il suit les cours d'un haut lieu de l'enseignement de l'Islam et des sociétés musulmanes : l'université El Azhar. Après avoir séjourné à Istanbul, il revient en Egypte comme enseignant, puis voyage aux Indes, en Perse, en Iraq puis à Londres et à Paris

Aux jeunes intellectuels musulmans qu'il rencontre il explique que, comme il l'a bien souvent vu au cours de ses voyages, les musulmans sont humiliés et en pleine décadence. Mais ils ne peuvent reprocher cet état de fait qu'à eux-mêmes. En effet, passifs face à un Occident qu'ils veulent imiter de façon servile, ils se soumettent à toutes ses formes de domination, en particulier celle des Britanniques aux Indes et en Egypte. Dans son ouvrage *La réfutation des matérialistes*, Al Afghani affirme que la renaissance du monde musulman doit passer par un retour aux sources de l'Islam. Il publia par ailleurs de nombreux essais politiques : les journaux parisiens lui offrirent une tribune où il pouvait écrire des articles politiques sulfureux et critiques concernant les différents monarques régnant sur le Moyen-Orient, en particulier les souverains égyptien et perse.

Le retour au Coran était l'une des plus grandes ambitions d'Al Afghani. Il estimait que la base essentielle pour la réforme et la prédication religieuse était le Coran. « *Le Coran est l'un des plus grands moyens attirant le regard des Occidentaux sur la beauté de l'Islam. Car il les invite à lui-même à travers son propre cadre. Mais lorsqu'ils observent la situation déplorable des Musulmans à travers le spectre du Coran, ils dédaignent de le suivre ou d'y croire.* » Le Coran doit ainsi demeurer l'unique guide et la base de toute réforme : « *Parmi les vertus du Coran, il y a celle-ci qu'avant sa révélation, les Arabes vivaient dans un état de barbarie indescriptible. Mais un siècle et demi à peine après sa révélation, ces mêmes Arabes devinrent les maîtres de leur monde et dépassèrent toutes les nations de la terre, en politique, en science, en philosophie, en industrie et en commerce. La réforme religieuse doit donc se faire, en tout premier lieu, uniquement sur la base du Coran, puis sur sa compréhension authentique et libre. Pour ce faire, nous devons donc parfaire nos connaissances, favoriser leur acquisition et faciliter leur accès à ceux qui les recherchent.*»⁶²

L'appel et l'influence de la plupart des réformateurs de cette époque restèrent limités à leur pays respectif. Leur voix ne dépassa guère leurs propres concitoyens, à la différence de Djama Ad Dîn dont l'appel porta bien au-delà de sa patrie et de son peuple. Il fut entendu partout : il

⁶² Djamal Ad Din Al Afghani, *Réfutation des matérialistes*, Geuthner, Paris, 1942.

engloba la totalité du monde musulman et, du fait de son origine, marqua fortement la région. Référence dans la lutte contre le colonialisme, il va influencer tous ceux qui, désormais, s'opposeront à l'envahisseur russe, en particulier en Afghanistan. A partir de 1991 il servira de base à l'idéologie des mouvements qui luttent face aux régimes installés dans tous les pays d'Asie centrale. Le Mouvement Islamique d'Ouzbékistan, le Parti Islamique du Renouveau ou les Hezb Ut Tahrir s'y réfèrent constamment.

BIBLIOGRAPHIE

- Rudyard Kipling, *Kim*, 1901.
- John Williams Kaye, *Histoire de la guerre d'Afghanistan*, Londres, 1857.
- Marquis de Custine, *Lettres de Russie : la Russie en 1839*, Paris, Gallimard, 1975.
- Mahammad-Reza Djalili et Thierry Kellner, *Géopolitique de la nouvelle Asie centrale*, 4^{ème} édition, Genève, PUF, 2006.
- Alexander Burnes, *Travels to Bukhara*, Londres, Bentley, 1844.
- Sir Hlaford John Mackinder, *Democratic Ideals and Reality: a study in the politics of reconstruction*, Londres, 1919.
- Sir Hlaford John Mackinder, *General Reports with appendices on the situation in South Russia ; Recommendation for future policy*, in *Documents on foreign British policy*, 1919 - 1939, édités par L. Woodward et E. Buttler, Londres, 1949.
- Sir Hlaford John Mackinder, "The geographical pivot of History", in *The geographical journal*, Londres, 1904.
- Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe ; du cavalier de bronze au mausolée de Lénine*, Paris, Seuil, 2003.
- Jean-Christophe Rommer, « Russie d'Asie ? », *Revue Outre Terre*, n° 6, ERES, janvier 2004.
- Eric Bachelier, *L'Afghanistan en guerre, la fin du grand jeu soviétique*, Presses Universitaires de Lyon, collection Conflits Contemporains, Lyon, 1992 ;
- ROY, Olivier, *La nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations*, Paris, Seuil, 1997.
- Ahmed Rashid, *The Resurgence of Central Asia: Islam or Nationalism?*, Zed Press, Londres, 1994.
- Hélène Carrère d'Encausse, *Le grand défi : Bolcheviks et Nations, 1917 – 1930*, Paris, Flammarion, 1987.
- Ahmed Rashid, *L'ombre des Talibans*, Paris, Autrement Frontières, 2001.
- Eisenbaum Boris, *Guerres en Asie centrale ; Lutttes d'influence, pétrole, islamisme et mafias, 1850-2004*, Grasset, Paris, 2005.
- Benningsen, Lemerrier-Quelquejay, *Le soufi et le commissaire, les confréries musulmanes en URSS*, Seuil, Paris, 1986, p66.
- Khrouchtchev Nikita, *Souvenirs*, Robert Laffont, Paris, 1971, P479.
- Christophe de Ponfilly, *L'étoile du soldat*, Albin Michel, Paris, 2006.
- Mahmoud Yousaf et Mark Adkin, *The bear trap; the defeat of a superpower*, Leo Cooper, Barnsley, 2001, p. 190.
- Olivier ROY, «Tadjikistan : structures d'un conflit», in *Cemoti*, n° 19.

- Assem Akram, *Histoire de la guerre d'Afghanistan*, Balland, Paris, 1996.
- Zbigniew Brzezinski, *Le grand échiquier ; l'Amérique et le reste du monde*, Hachette, collection Pluriel, Paris, 2000.
- Djamal Ad Din Al Afghani, *Réfutation des matérialistes*, Geuthner, Paris, 1942.
- Lester W. Grau et Michael A. Gress, *The Russian General Staff: The Soviet-Afghan war ; how a superpower fought and lost*, University Press of Kansas, USA, 2002.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION :	4
I/ LE « GRAND JEU » DES EMPIRES RUSSE ET BRITANNIQUE :	6
11/ LA POUSSEE DES EMPIRES :	6
111 - <i>Les besoins de conquêtes territoriales : du mythe à la réalité :</i>	6
112 - <i>Le pivot du monde :</i>	8
113 - <i>Protéger les Empires : la création des marches :</i>	10
12/ DES SUCCES AFGHANS AU COUP DE TONNERRE JAPONAIS :	11
<i>Les Empires et l'Asie centrale (Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Image:Map)</i>	11
121 - <i>Renforcer l'organisation russe en Asie Centrale:</i>	11
122 - <i>L'« Homo Soviéticus » dans un espace artificiel incontrôlable :</i>	12
123 - <i>Le défi japonais :</i>	14
13/ L'EMPIRE ET L'ISLAM :	15
131 - <i>L'Islam par delà les frontières et les Empires :</i>	15
132 - <i>Les Basmatchis et « l'homme nouveau » :</i>	15
133 - <i>Le double jeu afghan en Asie centrale :</i>	16
II/ DES BASMATCHIS AUX REBELLES AFGHANS : LES CONTRADICTIONS DU SYSTEME SOVIETIQUE EN ASIE CENTRALE :	18
21/ LE CONTEXTE DE L'INTERVENTION DU CORPS EXPEDITIONNAIRE SOVIETIQUE EN EXTREME ORIENT:.....	18
211 - <i>Des sociétés traditionnelles qui défient la rationalité bolchevique :</i>	18
212 - <i>Le renouveau de l'Islam comme restructuration sociale :</i>	19
213 - <i>La politique russe en Afghanistan ou la continuation du « grand jeu » :</i>	20
22/ L'INTERVENTION RUSSE EN AFGHANISTAN :	21
221 - <i>« Mobiliser les peuples frères » :</i>	21
222 - <i>L'échec de l'intégration soviétique révélé :</i>	24
223 - <i>La drogue et les trafics d'armes :</i>	24
23/ LE BILAN DE L'EXPEDITION AFGHANE :	26
231 - <i>Une population conquise :</i>	26
232 - <i>La Russie demeure incontournable :</i>	27
III/ L'AFGHANISTAN DES TALIBANS :	28
31/ LA FAILLITE DES TANZIMS :	29
311 - <i>La crise tadjike et le rôle afghan :</i>	29
312 - <i>La « syndrome afghan » pousse la Russie à devenir le gendarme de la CEI :</i>	29
313 - <i>L'échec des Moudjahiddines :</i>	30
32/ NOUVEAUX ACTEURS ET NOUVELLES AMBITIONS :	31
321 - <i>Le Pakistan confirme son intérêt dans le « Grand jeu » :</i>	31
322 - <i>Le Tadjikistan : entre soutien à la résistance tadjike et guerre civile :</i>	32
323 - <i>L'Ouzbékistan, nouvelle puissance régionale :</i>	33
33/ LES TALIBANS ET L'ASIE CENTRALE :	34
331 - <i>Le projet de « grand califat » : Une nouvelle idéologie au pouvoir en Asie centrale :</i>	34
332 - <i>Le piège de la répression : une période faste pour les mouvements islamistes :</i>	35
333 - <i>Le « suicide des talibans » a-t-il fait des émules ?</i>	37
CONCLUSION :	38
ANNEXE 1	40
BIBLIOGRAPHIE	42